« Parfois, lorsque j'entends la rivière en dessous de chez moi, je me retourne en direction du sud et j'imagine la mer… » /page 6

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP · Association d'usagers des Bains des Pâquis · www.bainsdespaquis.ch numéro 14 · hiver 2015-2016

Sonorités naturelles
/pages 4-5

Carte blanche à Magali Girardin
/pages 10-11

Même pas d'argent pour le savon
/pages 20-21

Aux bains des Inuits
/page 25

ÉDITO

Le chant de l'eau

L'eau chante. Cela ne surprendra personne. Où que l'on se penche, l'onde égrène ses mélodies et ses grondements, ses arias de diva et ses colères. Il n'en fallait pas plus pour que nous tendions l'oreille vers tous ces refrains aquatiques afin de mieux entendre notre monde.

Car les chants de l'eau sont multiples. Parfois ceux trop attirants et dangereux des sirènes ou des pêcheurs, parfois de mort quand on évoque les cygnes. Mais ils peuvent être joyeux aussi, légers, jouant une partition de notes claires entre une cascade transparente et le tronc moussu d'un pin, avant de couler lentement vers la mer où le vent souffle sur les vergues et le gréement de navires qui lèvent l'ancre vers d'autres horizons. Autour de leurs coques, c'est encore un autre chant qui se donnera à être entendu. Celui des voyages et des découvertes heureuses sans doute, mais celui aussi des exils et des naufrages.

C'est sans surprise donc qu'on se l'imagine partir à la guerre ou à l'amour. Sans surprise qu'on se l'imagine chanter un *lied* rieur ou psalmodier un *blues* lugubre. Sans surprise non plus qu'on se l'imagine prendre des couleurs lilas ou cuisse-de-nymphe pour nous faire danser la barcarolle sur le pied de son choix et nous conduire plus tard à l'église où elle murmurera le requiem d'un bénitier.

Nous avons glissé ainsi notre tête sous la margelle des puits et dans les nuages, dans les dunes de sable des déserts et les fissures des glaciers, coulé nos oreilles sous la surface de toutes choses pour l'écouter résonner sans jamais pouvoir tout à fait l'apprivoiser ni la coucher sur une feuille de papier à musique.

Elle reste cependant là, omniprésente, mélodieuse ou rugueuse, comme pour nous habiller de son éternelle mélopée et nous soupirer une fois encore : écoute, écoute-moi, écoute-moi chanter… Je suis l'eau, l'eau qui chante…

La rédaction

Dessin Guy Mérat

Billet d'humeur

Quoi, Madame la rédactrice en chef, vous voudriez nous faire croire que l'eau chante ? Vous pensez nous proposer un canard rempli de métaphores en forme de poésie sonore comme : la pluie fait des claquettes sur le plongeoir à midi ! Non, nous ne sommes pas tombés de la dernière pluie. Disons, modestement, que la pluie tambourine et que les puces d'eau, se croyant applaudies, s'accrochent au chœur des baigneurs. Chantons sous la pluie, tant que nous y sommes !

Et l'eau vive ? Parlons-en : pourquoi pas la Venoge, le Rhône, et le lac Léman ! Imaginez la cacophonie si toute cette eau se mettait à chanter *a cappella* ?

Parlons plutôt du bruit de l'eau. A vau-l'eau, c'est quoi ? Un murmure ? Un titillement dans la maigre eau ? Une crue ronflante à grandes eaux ? Un grondement de cascades alpines ? Continuons ainsi jusqu'à suer sang et eau ! Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

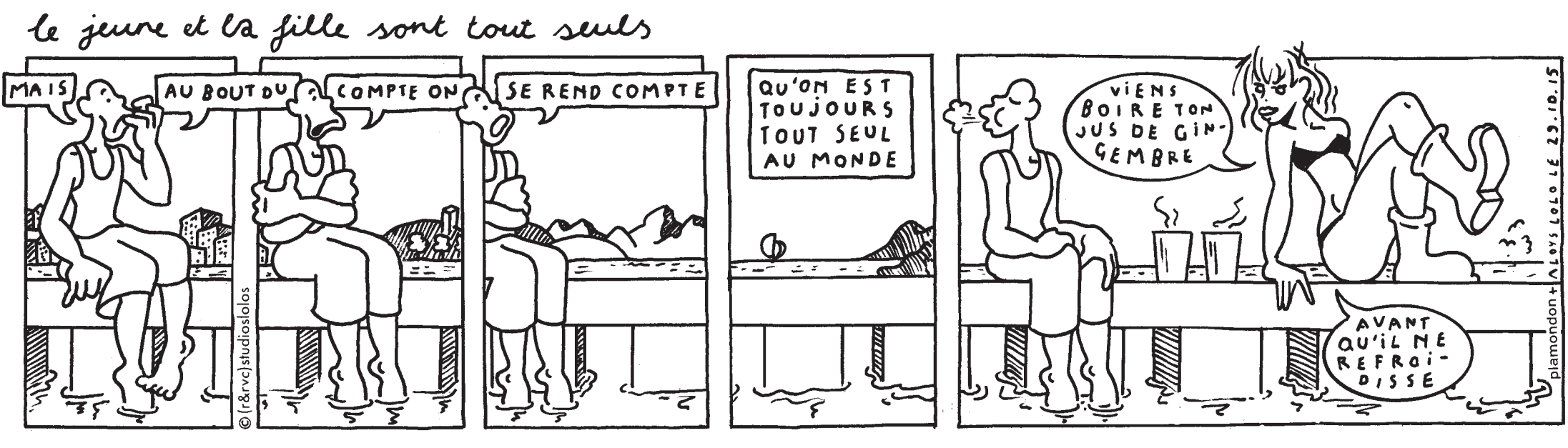
Et la nuit ? Il n'est pas pire que l'eau qui dort. Dit-on pour autant qu'elle ronfle ? Autant se noyer dans une goutte d'eau. Arrêtons de patauger, nous finirons par glisser comme l'eau sur les plumes de votre canard. Etre la goutte d'eau qui fait déborder le vase, est-ce cela votre ambition ? (San Antonio le futé avait la formule qui répond à votre projet abasourdissant : « c'est la goutte d'eau qui met le feu aux poudres »). Si l'on parle de bouilloires et de bouillonnements, je vous entends, mais les trombes et les ravages d'un tsunami ? Et les baleines victimes de pollution sonore – le bruit des moteurs des tankers, des explosions sous-marines qui brouillent leur musique et les empêchent de communiquer entre elles dans cette cacophonie industrielle ?

Et dans vos vagues divagations, avez-vous songé aux bassins de vidange dans les fosses d'aisance ? Au chant ou au chuintement de nos étrons aux effluves de remugle ?

Comme vous le constatez, ce n'est plus amener de l'eau à votre moulin.

Parlez-nous plutôt de thermalisme, d'eau minérale, d'eau de vie et d'eaubénitiers, ainsi aurons-nous tout loisir de convoquer les vertus de ce liquide transparent, incolore, insipide et inodore, si essentiel aux êtres vivants. Mais je vous en prie, épargnez-nous une tempête dans un verre d'eau !

Bertrand Theubet
Président d'honneur de la LEF, Ligue de l'eau ferrugineuse (et pas des moindres)



PHOTOGRAPHIE FAUSTO PLUCHINOTTA

Notes de passage

Le dégel égraine une cascade de notes. Elles tintent, capricieuses, cassantes comme des aiguilles de pins, comme des brodequins de glace, des cloches de verre, se brisant sur l'auvent de la maison. J'y découvre l'alphabet d'une partition complexe, une cacophonie presque organisée, harmonieuse pour qui voudrait l'entendre. Puis déjà l'hiver se resserre, crispé sur ses flocons de givre.

PHILIPPE CONSTANTIN

Ce n'était donc qu'un redoux. Un faux espoir pour nous faire précocement chanter le printemps, pour nous faire accroire que l'éveil nubile était à l'orée du torrent, à la lisière du bois.

Non. L'hiver se tient là. Encore. Les manches retroussées et laborieuses. Tout occupé à figer le paysage en un immense squelette de granit blanc, comme pour soustraire à notre vue l'ombre des ours et des loups.

Le ruisseau interroge son bruissement. Par à-coups. Par soubresauts. Par arythmies cardiaques, comme si le temps battait un tempo incohérent, laissant lentement s'éteindre un chant que l'on n'entend plus qu'en transparence. Il faudrait mille scalpels pour le saigner et le raviver. Il faudrait que la scierie du village rapproche son cœur mécanique pour fouiller cette eau devenue pierre. Elle grince, gémit, jouant à sa hauteur l'architectonie de plaques océaniques.

L'été dernier pourtant, de jeunes filles bronzées riaient encore dans les éclats de l'eau vive. Je me souviens de leur peau d'abricot, du soleil éclaboussant leurs rêves et leur joie de vivre. J'entends encore les gouttelettes d'eau ricocher sur leur ventre et leurs bras. Une gamme chromatique toute de bleus et d'émeraudes.

Je les retrouve aujourd'hui crucifiées au glacier, encapuchonnées aux cimes, un goitre de fourrure sous leur sourire éteint. Leurs yeux sont des larmes de glace. Leurs cuisses se sont durcies dans l'attente d'un accouchement qui attend demain. Les premiers frémissements de jouissance qu'on leur a connus à la Saint-Jean se sont taris. Des feux de l'été ne restent plus que de microscopiques mares gelées.

Quelques rares alpinistes les regardent du bas du village, l'air indécis, ou incrédule, derrière la vitre embuée du café. Le percolateur chuinte dans l'eau qui bouillit. Une vapeur envahit le comptoir tandis que les fumeurs trouvent refuge dehors, sur un billot de bois mort.

J'aurais aimé rêver de tropiques. De cascades claires et chaudes, de serpents ondulant sur la partition de l'eau. Ici, les notes se sont tues pour un long moment. Elles ont figé le rire des filles dans des paillettes de glace.

Est-ce pour cela que le patron du bistrot a suspendu au-dessus du bar une mauvaise reproduction de Gauguin ? J'aime d'instinct cette atmosphère. Ces îles. Ces cocotiers et ces agaves. L'eau qui les entoure et semble dire un poème. Ces femmes épaisses et fleuries, colorées. Leurs seins si menus qu'ils en sont presque insignifiants, qu'ils participent au paysage, comme un élément sans question ni désir.

Je fredonne une mélodie sans suite. Elle traverse la rivière, les fleuves, les lacs, les océans. Brise des éclats de givre sur le toit des églises. J'attends la pluie qui ravinera la neige devenue noire comme du charbon. Çà et là un ploc se fait entendre. Le paysage se déride. Crie une noyade. Porte un chamois sur la crête tandis qu'en bas le bourdon d'une cloche résonne. Le bruit des tracteurs et des voitures s'accélère. La mobylette de l'oncle Charles traverse la route sous le pâturage. Le ruisseau déborde.

Enfin l'eau glisse sur la roche vive, sur ses arêtes tranchantes et friables comme le ciel. Elle glisse vers le bas du village, vers la vallée, jusqu'à la plaine et les ports. La mer n'a rien connu de ces silences. Elle semble immuable. Elle crie un peu plus maintenant que les crues la nourrissent. Les passants déambulent sur les quais, flânent sur les docks. Ils écoutent la mer. Ceux qui vont embarquer avec une certaine crainte dans l'oreille, inquiets de ce chant nouveau qui les portera vers des espoirs sans horizon. Ceux qui regardent seulement le transit des containers de marchandises, babillent comme les premiers oiseaux du printemps, le sourire aux lèvres. Eux savent déjà que son bruit n'est nulle part le même. Parfois un hoquet, un cri, parfois un pleur ou une douleur.

Je ne suis pas descendu à la ville. Ni dans la plaine ni au bord du lac. Moins encore aux confins de la vallée où naît la mer et ses ports prêts à tous les départs.

Je suis resté là à regarder le chant de l'eau se refléter contre le tronc des saules argentés. On dirait des ectoplasmes, des flammes brûlantes de froid qui se chassent et se coursent. Immatérielles et insaisissables comme une suite de Bach. Plus loin, derrière l'écorce des arbres, je devine le ciel danser et ses nuages d'ombre grise et de lumière platine. Je connais cette lumière. Ce son particulier de l'eau bondissante. Cette mélopée incantatrice qui réveille enfin les enfants de l'an nouveau et leurs amours. Ce chant de vie et de mort qui déjà annonce l'hiver prochain, plus précoce d'une saison sous le sein amoureux de ces trop belles filles que je ne saurai conquérir.

Alvan Fisher, *A General View of the Falls of Niagara*, 1820, Smithsonian American Art Museum.

Sonorités naturelles

Caramba ! Encore raté. J'étais quasi certain qu'en me replongeant avec délice dans les cartes anciennes du monde, j'allais pouvoir puiser quelques échos de musique susceptibles de répondre au thème imposé avant l'été : le chant de l'eau. Il me semblait impossible que les navigateurs et les géographes n'aient pas songé à baptiser les terres nouvelles, les îles, les lacs, les lagons, de noms évoquant la douceur des mœurs, selon le vieux proverbe.

ARMAND BRULHART

Ayant parcouru des milles et des milles marins, j'échouai dans ce très long voyage sur une île sans nom que je baptisai Mozart. Renseignement pris, j'appris qu'une commission internationale d'experts avait été désignée pour nommer les quelque 17 508 îles de l'océan Pacifique et que « déjà » 8000 noms avaient trouvé grâce auprès de l'ONU. Tout nouveau toponyme devait répondre à des critères particulièrement stricts. Il était désormais interdit de coloniser l'hémisphère sud : les îles Mariannes et Carolines dataient d'une époque révolue.

Fallait-il abandonner la géographie en chambre ? Le seul nom qui m'avait vraiment interpellé était la baie *Voces* ou *Playa de las Voces* dans le détroit de Magellan, entièrement truffé de noms de saints protecteurs. Trop loin, trop froid, je laisse aux curieux le soin d'aller vérifier.

C'est alors que je me souvins d'un voyage en train aux chutes du Rhin. J'avais emporté un étrange livre de Michel Butor : *6 810 000 litres d'eau par seconde, étude stéréophonique*, un titre à dormir debout qui me rappelait celui de la femme d'Aragon, Elsa Triolet : *Le premier accroc coûte 200 francs* (prix Goncourt 1944). Ces titres cryptés peuvent attirer ceux qui en perçoivent le sens. La mode était au structuralisme, mais mon choix était tout autre. J'avais aperçu Butor à Fribourg jouer au ping-pong avec Pierre-Henri Simon en 1962, dans un cadre idyllique, surplombant la ville, et j'avais cédé à l'enchantement du souvenir. Coïncidence ou hasard, ce chiffre impressionnant correspondait – du moins lors de la publication du livre en 1965 –, au calcul du débit moyen des chutes du Niagara, et l'apposition « étude stéréophonique » – maintenant que j'y songe –, collait si bien aux oreilles qu'il ne manquait qu'un casque. En toute franchise, comme le disent si bien ceux qui savent mentir, il m'a fallu reprendre l'ouvrage et retrouver dans cette machinerie compliquée les observations auditives que l'auteur avait collationnées sur place durant quatre saisons.

Aucun doute n'était possible, Butor avait voulu nous composer une rhapsodie, soit « une pièce musicale de composition très libre », si libre qu'il avait saisi toutes les sonorités jusqu'à en faire un pot-pourri à l'américaine. Pêle-mêle parmi les « sons » des baisers, il avait capté les chutes de glace, les pas sur la neige, les éclaboussements, les cris d'oiseaux, les bourdonnements, le hurlement du vent, les déclics d'appareils photo, les sifflets du train, les fanfares, le miaulement, les sanglots, les cris d'aigle, les coups de frein, le claquement d'une portière, des grognements et même les cris de carcajou, ce mot indien du Canada qui renvoie au blaireau du Labrador. Vous pouvez vérifier, c'est plus facille que de se rendre au détroit de Magellan.

La rupture est totale avec le style mélancolique de Chateaubriand, pourtant l'inspirateur de Butor : « On entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires. [...] Malgré le rugissement de la cataracte et l'abîme effrayant qui bouillonnoit au-dessous de moi, je conservai ma tête... ». Le malheureux Chateaubriand a cependant glissé et s'est brisé un bras, dans un cri étouffé par le grondement de l'eau.

Dans une préface au *Voyage en Amérique*, du même Chateaubriand, datée de 1877, on peut lire un fait divers annonciateur du tourisme de masse : « Quarante mille voyageurs viennent de se rassembler en partie de plaisir à la cataracte de Niagara » !

Parvenu aux chutes du Rhin, je fus saisi par la beauté du spectacle. Par bonheur, il n'y avait presque personne et lorsque je fermai les yeux j'entendis distinctement une valse à trois temps. Le tourbillon ne s'arrêta pas lorsque je rouvris les yeux, mais la musique se transforma en une rumeur qui n'avait plus rien « à voir » avec l'instant d'avant, comme si la vue enclenchait une tout autre perception. J'en étais réduit à me dire que la musique était une vue de l'esprit. Et pourtant elle tourne cette eau, elle tourne et retourne et produit ces millions de gouttelettes de fraîcheur. Les chutes du Rhin resteront dans ma mémoire comme une valse blanche.

Après cet intermezzo, un autre souvenir est venu troubler ma mémoire. Tivoli est une bourgade à quelque 30 kilomètres de Rome. Trois sites pouvaient autrefois combler le voyageur : le premier vous plongeait dans les délices de l'empereur Hadrien, commanditaire de la plus sompteuse des villas romaines, construite entre 118 et 134 de notre ère, passion inassouvie des archéologues et des architectes. C'est là que fut inventé par le poète « luxe, calme et volupté ». Dans les vastes plans d'eau se reflètent la variété des architectures. Ici, le silence est d'or, seules les cigales ont le droit de « chanter ». Les Italiens ont nommé le second site la « Grande Cascata », lieu sublime dominé par le temple de la Sibylle ou de Vesta.

Vue de la chute du Rhin du Fischetz. Dessin de Louis Bleuler, gravé en aquatinte par Lucas Weber, vers 1860 (Collection A.B.).

Or, « les chapiteaux des huit colonnes de la face principale du Grand Théâtre de Genève ont été faits d'après le moulage du temple de Vesta à Tivoli », écrivait l'architecte Jacques-Elysée Goss. On l'a peut-être oublié ! Le troisième site est l'œuvre d'un architecte napolitain de génie, Pirro Ligorio, dont l'une des architectures les plus curieuses se trouve dans les jardins du pape au Vatican et que l'on aperçoit du haut de la coupole Saint-Pierre : le casino de Pie IV. Si Michel-Ange peut être considéré comme le plus génial faussaire du XV[e] siècle, Pirro Ligorio fut assurément celui du XVI[e] siècle. A Tivoli, il partage avec le cardinal Hippolyte d'Este, et une équipe d'artistes et d'artisans, la conception d'un jardin extraordinaire, qui n'est pas seulement mythologique, allégorique, ésotérique, mais qui multiplie les mystérieux rapports entre l'eau et les sonorités les plus variables.

En descendant depuis la terrasse du palais, avant même la fontaine des Dragons, se trouve la première allée transversale, dénommée *Viale delle Cento Fontane*. Le bruissement de l'eau de ces cent fontaines superposées et alternées accompagne le mystère et le culte des sources exprimés par les petits obélisques qui donnent au spectacle envahissant de la nature sa religiosité antique. La restauration draconienne du début du XXI[e] siècle a fait disparaître toute nature sauvage pour imposer une discipline égalitaire.

Plus bas, la seconde grande allée transversale est destinée à calmer le jeu et à refléter dans de grands bassins rectangulaires les mouvements de l'eau en cascade et en jets verticaux qui animent la base du promontoire qui se dresse sur la droite et sur lequel se détache la fontaine de l'Orgue hydraulique. Au centre d'une architecture maniériste, surmonté de l'aigle emblématique de la famille

d'Este, à l'intérieur d'une haute niche, un temple est dédié à la renaissance de l'orgue hydraulique du Grec Ctésibios d'Alexandrie, sous les auspices d'Apollon et d'Orphée. Grâce aux descriptions du traité romain de Vitruve et du *Pneumatica* de Héron d'Alexandrie, l'orgue hydraulique de la villa d'Este constituait une sensation, même si, comme le rapporte Montaigne lors de sa visite, il ne sonnait qu'*une mesme chose*. L'écrivain-voyageur écrivait que la musique « *se fait par le moyen de l'eau qui tombe avec grande violence dans une cave ronde voûtée et agite l'air qui y est, et le contraint de gaigner pour sortir les tuyaux des orgues et lui fournir du vent* ». Il précise qu'« *une autre eau, poussant une roue à tout certaines dents fait battre par certain ordre le clavier des orgues* ». On a ainsi la description d'un orgue pneumatique et mécanique qui ne fonctionne qu'avec une eau contrôlée, et dont la musique aurait été celle d'un « madrigal ».

La fontaine fut appelée aussi la *fontaine du Déluge*, lorsque l'eau, toujours « précipitée avec une grande violence », produisait un souffle dirigé sans doute sur le plus gros tuyau de l'orgue, et claquait « comme un bruit de canon ». Montaigne ignorait que ces artifices avait pour auteur un soi-disant Bourguignon, le mystérieux Claude Venard, accompagné d'un certain Luc Leclerc. On ignore encore tout de ces deux Français ! Au fait, connaissez-vous *Les jeux d'eau à la Villa d'Este* de Franz Liszt ? De la virtuosité dans le haut de gamme pour traduire aussi bien le chant vrillé des oiseaux que les gouttelettes de l'eau. Pour illustrer la puissance inspiratrice de l'eau, il faudrait réécouter Liszt, Debussy et Ravel.

Villa d'Este, l'allée des 100 fontaines (en haut) et la fontaine de l'Orgue.

DESSIN ANNA SOMMER

Bruissements

STÉPHANE BLOK

Parfois, lorsque j'entends la rivière en dessous de chez moi
Je me retourne en direction du sud et j'imagine la mer
La mer bleue et les villages blancs
Les filets de pêche suspendus aux murs des restaurants

Parfois, je descends à la rivière en dessous de chez moi
Je me promène le long de ses courbes, de ses bassins
Plus haut, les sapins se tiennent par les branches, alignés sur les crêtes
Sous le ciel mélangé aux nuages

Lorsque je m'assieds au bord de la rivière en dessous de chez moi
Je choisis une pierre arrondie, polie par l'eau et le temps
Comme toute chose
Puisqu'il n'y a qu'une eau, la même pour tous
Et qu'il n'y a qu'un temps, celui que l'on voit passer

Parfois, je mets les pieds dans l'eau
Elle est glacée parce qu'elle vient de la montagne
De la fonte des neiges
La neige a fondu, et coule maintenant

Après la neige, ce sont les neiges éternelles qui fondent
Elles se réveillent doucement
Et descendent de la montagne
Comme prévu

Passent
S'en vont
Voyager
Traverser le continent

Plus bas dans la vallée, la rivière est canalisée et devient souterraine aux abords des villes
Elle réapparaît le long des routes et des champs
Puis se jette dans le fleuve
Les neiges éternelles voyagent courageusement dans le fleuve
Celui-ci est droit comme une autoroute
D'ailleurs, il longe l'autoroute
Dans le restoroute, il y a du poisson en sauce pour le midi
Des poissons de mer malchanceux

La neige éternelle arrive enfin à la mer
Se jette dedans
Au-dessus de l'eau flottent des sachets en plastique

Les jours de grosses vagues, une mousse brune apparaît à la surface
Déplacée par le vent

La neige éternelle s'est mélangée à l'eau salée, salée comme du bouillon

Je regarde vers le sud et j'imagine un poulpe caché dans les profondeurs
Il attend

Derrière moi
Sur la montagne
Le vent souffle

Des lignes électriques traversent la vallée
Une tache rouge se répand dans le ciel

Une fois la nuit tombée
Les animaux sauvages viennent s'abreuver à la rivière
On peut voir leurs traces dans les herbes et les taillis
On peut parfois entendre une branche craquer à leur passage
Un peu plus loin, les fougères bruissent dans le sous-bois

Stéphane Blok est poète et musicien. **www.blok.ch**

Et si la rade était une sculpture sonore…

Les sons sont riches en informations. Lorsque nous émergeons de notre sommeil en hiver, que les bruits de la rue semblent atténués, presque étouffés, pas besoin d'ouvrir les volets pour savoir qu'il a neigé. Même chose pour les bruits rythmés des soirées techno de Genève-Plage, qui nous font comprendre que le vent s'est orienté au nord-est, lorsqu'ils arrivent jusqu'aux Bains des Pâquis. Il suffit de tendre l'oreille…

Max Neuhaus, projet d'installation sonore dans la rade de Genève, 1984.

PHILIPPE JEANNERET

Partant de l'idée que la perception de l'espace dépend de ce que nous voyons mais également de ce que nous entendons, un artiste américain de renommée internationale a soumis un étonnant projet de sculpture sonore à la Ville de Genève, en 1984. L'histoire mérite d'être racontée.

Percussionniste de formation, Max Neuhaus avait d'abord accompagné Boulez ou Stockhausen dans leurs tournées américaines. Il avait joué avec John Cage et Edgar Varèse au Judson Hall, donné des récitals en Europe et au Carnegie Hall de New York, et même enregistré un album en solo, chez Columbia Masterworks. A 28 ans, en 1968, il avait décidé de ne plus se produire sur scène: «J'ai voulu aller plus loin», avait-il expliqué quelques années plus tard. «Pourquoi limiter l'écoute à une salle de concert? Pourquoi ne pas simplement emmener l'auditoire à l'extérieur?»

Engagé dans les mouvances de l'art contemporain, il s'était lancé dans la création d'installations sonores dès 1971. L'un de ses premiers projets consistait en un système de tuyaux, installés dans des piscines chauffées à la température du corps, et que l'on pouvait écouter en faisant la planche, la tête dans l'eau.

En janvier 1977, il organisait Radio Net: une émission qui traversait les Etats-Unis et qui mixait en direct des milliers de conversations téléphoniques. Dans les années 80, il a même fait breveter un système pour les sirènes de véhicules d'intervention: un ensemble de sons localisables dans la ville, variant selon la vitesse et la distance de l'ambulance ou de la voiture de police, afin que chacun puisse les reconnaître.

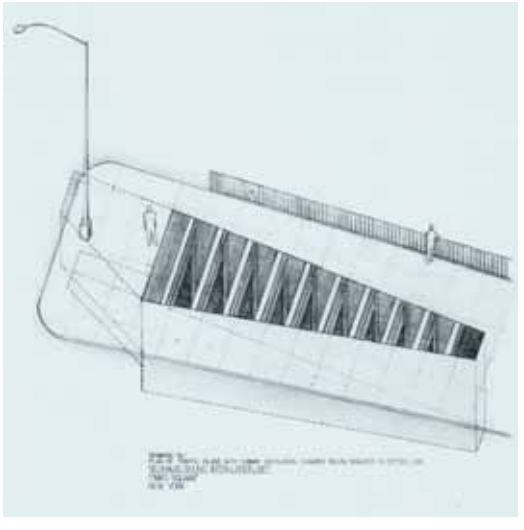
Bien des projets se sont ainsi accumulés dans ses tiroirs. Nombre d'entre eux ont vu le jour, comme l'installation de Time Square à New York, créée en 1977. L'œuvre produit d'abord des sons qui s'échappent d'une bouche d'aération et que les passants ont de la peine à distinguer du bruit ambiant. Puis apparaît un «après-bruit», composé d'une sonnerie de cloches graves, qui interpelle l'auditeur et l'incite à réfléchir sur la nature des sons environnants.

Doué d'un certain talent pour l'illustration, Max Neuhaus avait exposé en 1984 des sérigraphies décrivant ses installations à la galerie Marie-Louise Jeanneret Art moderne à Genève. Occasion rêvée pour présenter un nouveau projet à Claude Ketterer, alors maire de la ville.

Prévue pour la rade, son installation était censée produire une sorte de son continu, s'arrêtant de manière abrupte pour laisser place à des moments de silence. L'originalité du concept résidait dans la nature des sons émis tout autour du dispositif: basés sur les ambiances des quais, ces derniers étaient conçus pour faire monter graduellement le niveau sonore, sans que les passants ne s'en rendent compte. Jusqu'au moment où le bruit s'arrêtait.

Max Neuhaus voulait ainsi démontrer qu'un son ou qu'une ambiance pouvaient ne devenir perceptibles qu'au moment de leur disparition. Expérience que l'on peut qualifier de paradoxale, et dont la rade de Genève aurait été le théâtre au quotidien.

Selon ses plans, les sources sonores devaient être placées au-dessus de l'eau, sur un point équidistant entre les quais – dans l'idéal, au bout de la jetée des Pâquis. Répartis sur douze vecteurs audio, les appareils auraient reproduit en crescendo les timbres spécifiques de la rade sur un cycle de vingt minutes. Certes, à l'époque, les spécialistes genevois du son, comme Peter Hanimann d'ACR, conseillaient plutôt l'utilisation d'une dizaine de sources sonores le long des quais. Mais Max Neuhaus était resté inflexible sur ce point.



Max Neuhaus, installation sonore à Time Square, New York, 1977.

Bien que disposant de sommes conséquentes pour l'achat d'œuvres d'art – les temps ont bien changé –, Claude Ketterer n'a finalement pas jugé opportun de donner suite au projet. Motif: «Démarche originale mais l'augmentation du niveau sonore dans la rade risque de causer des désagréments aux habitants des Eaux-Vives et des Pâquis». Il est vrai que ces derniers étaient également ses électeurs…

Malgré ce refus, l'artiste a poursuivi ses travaux pendant près de 25 ans, jusqu'à sa mort en 2009. Il constitue encore aujourd'hui une référence dans le domaine de la relation entre l'art et l'espace public. Pour l'anecdote, plusieurs *Soundworks* ont trouvé acquéreurs en Suisse, comme Pierre Huber à Saint-Luc ou Swisscom à Berne. En 2002, le Fonds cantonal d'art contemporain lui a également commandé une sculpture sonore pour la promenade du Pin. Elle fonctionne toujours!

www.max-neuhaus.info

eau de genève

PHOTO : STOJAN + VOUMARD

www.sig-eaudegeneve.ch

L'EAU SIG

Onomatopées liquides

L'onomatopée est littéralement une « création de mots », du grec ancien ὀνοματοποιία. Comme le préciserait tout dictionnaire, il s'agit là d'une catégorie d'interjections émises pour simuler un bruit particulier associé à un être, un animal ou un objet, par l'imitation des sons que ceux-ci produisent. Les Bains sont le champ d'une création prolixe d'onomatopées lacustres, un peu comme Monsieur Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir. Petit exercice de citations dans la littérature de glouglou et autres plouf…

FLORENCIO ARTIGOT

L'homme est un immense marécage. Quand l'enthousiasme le prend, c'est, pour le tableau d'ensemble, comme si dans un coin quelconque de ce marais une petite grenouille faisait **plouf** dans l'eau verte.

Franz Kafka, *Journal intime* (1948)

Souvent on traversait des torrents presque secs, une apparence de ruisseau remuait encore sous les pierres, comme une bête cachée, faisait un **glou-glou** timide.

Guy de Maupassant, *Une vie* (1883)

Enfin, un aboiement joyeux se fait entendre sur la rive, puis un **plouf !** étouffé. Une forme noire suivie d'un long sillage s'approche de la pirogue.

Louis-Henri Boussenard, *Les Robinsons de la Guyane* (1882)

Quelques balles de coton sont déplacées, et nous constatons, en prêtant l'oreille, qu'on entend une sorte de clapotis, de **glou-glou**, pour employer un mot plus juste. Est-ce la voie d'eau qui s'est rouverte, est-ce une dislocation générale de toute la coque ?

Jules Verne, *Les Indes noires* (1877)

J'entendis une bouteille en heurter une autre, puis un **glouglou** et un claquement de langue significatifs.

Léo Malet, *Les Nouveaux Mystères de Paris. Le soleil naît derrière le Louvre* (1954)

Si le sous-marin envoie une torpille, c'est l'un de nous qui la recevra. Le silence est à peine troublé par le **flaou flaou**, **plouf plouf** du bateau qui s'élève puis s'écrase sur la lame, et le sifflement aigre du vent dans les haubans d'acier.

Marcel Nadaud, *Les Patrouilleurs de la mer* (1920)

– Saisissons, mes frères ;
– Nos bouteilles et nos verres ;
– C'est la fête des fous ;
– Doublons nos **glouglous**.

Anonyme, *Le Guet des veilleurs ou les truands* (1849)

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos petits **glougloux** !
Mais mon sort feroit bien des jaloux
Si vous étiez toujours remplie.

Molière, *Le Médecin malgré lui* (1666)

Glou ! glou ! glou !
font lentement les
trompettes de cristal,
avec une sonorité
qui semble puissante,
mais cependant
pénible et comme
étouffée dans de l'eau.

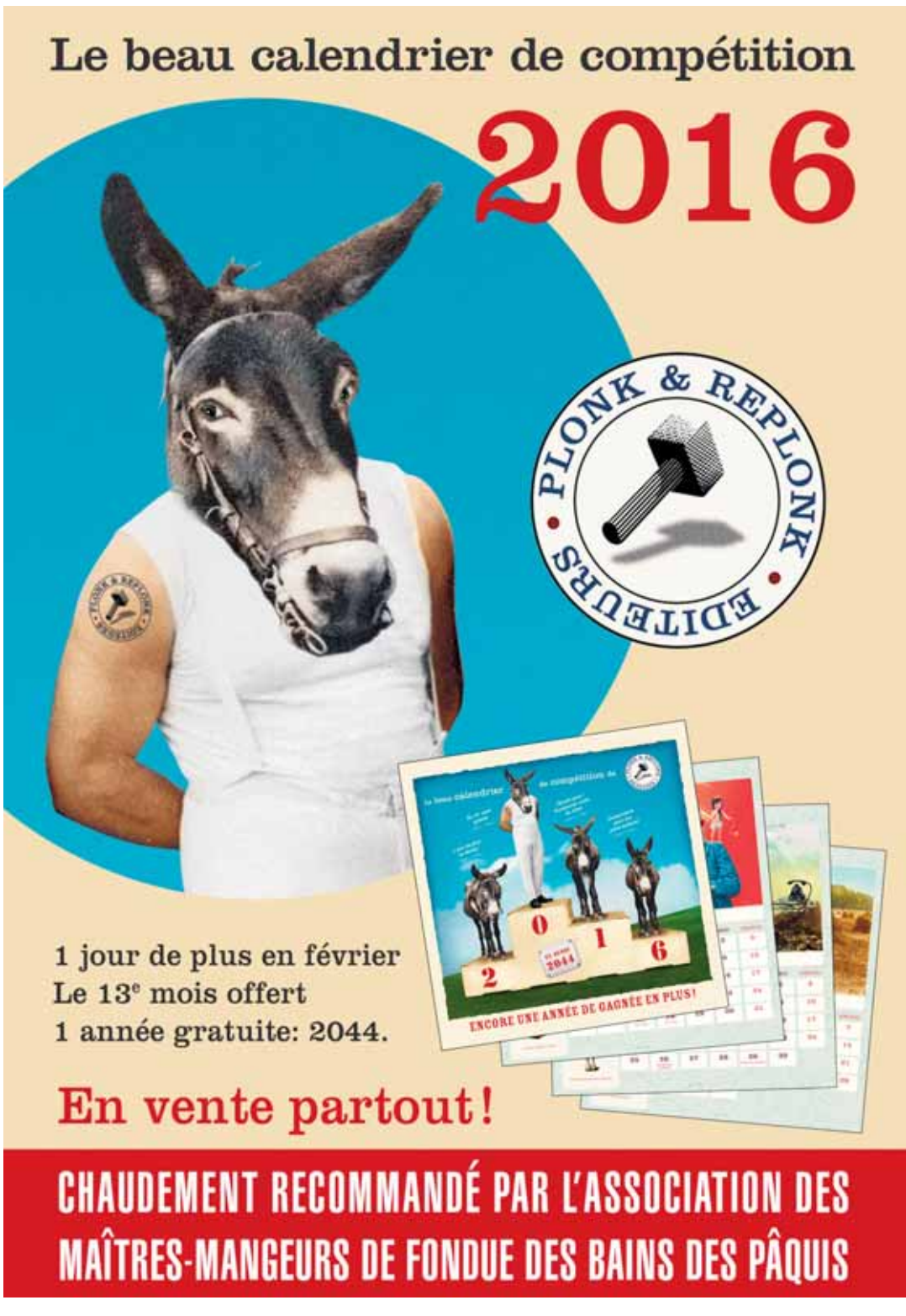
Pierre Loti, *Madame Chrysanthème* (1887)

Dans la biloculation sans sténose prononcée, l'auscultation permet notamment d'entendre un bruit hydro-aérique de **glou-glou** très net pendant les mouvements d'inspiration et d'expiration.

Dr Georges Guénaux, *Technique de l'exploration clinique du tube digestif* (1892)

La diplomatie est l'art de plonger dans des eaux troubles sans faire de **plouf**.

Eric Linklatter (1899)



Le chant de l’eau. Celui de l’éclairage public sous une pluie orageuse tambourinant sur la surface métallique du luminaire ou celui que l’on fredonne sous la douche. Le chant de l’eau reste une symphonie liquide.

PHOTOGRAPHIES MAGALI GIRARDIN

__2015__2016
__SAISON UNES

POCHE

__ACCUEIL

MAMAN, J'AI REGARDÉ, JE DANSE
texte__VANESSA VAN DURME
mise en scène__FRANK VAN LAECKE
17__21 novembre

Un garçon qui veut être une fille, ça fait mauvais genre. Vous ne croyez pas si bien dire.

QUE J'OUBLIE AVANT
texte__VANESSA VAN DURME
mise en scène__RICHARD BRUNEL
23__30 novembre

Maman ne se souvient plus que moi, son fils, je suis devenue une fille. Je préfèrerais qu'elle ne se souvienne plus que moi, sa fille, j'étais avant un garçon.

__CARGO 1

DUO__(LORSQU'UN OISEAU SE POSE SUR UNE TOILE BLANCHE)
texte__JULIE **ROSSELLO-ROCHET**
mise en scène__FABRICE **GORGERAT**
2__15 novembre

Chorégraphes légendaires morts cherchent corps pour danser à nouveau : contacter M. Cunningham et P. Bausch.

__SLOOP 2

GUÉRILLÈRES | ORDINAIRES
texte__MAGALI **MOUGEL**
mise en scène__ANNE **BISANG**

PAYSAGE INTÉRIEUR BRUT
texte__MARIE **DILASSER**
mise en scène__BARBARA **SCHLITTLER**

LOUISE AUGUSTINE
texte__NADÈGE **REVEILLON**
mise en scène__ISIS **FAHMY**

AU BORD
texte__CLAUDINE **GALEA**
mise en scène__MICHÈLE **PRALONG**

__GRRRRLS MONOLOGUES
__7 décembre
__7 février

4 auteures
+ 4 metteures en scène
+ 4 actrices
= 12 femmes puissantes
(UNE CHAMBRE À SOI 2.0)

__CARGO 2

UN CONTE CRUEL
texte__VALÉRIE **POIRIER**
mise en scène__MARTINE **PASCHOUD**
__22 février
__13 mars

Il était une fois une femme et un homme qui se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. Ça commence par la fin mais ce n'est que le début du calvaire.

__CARGO 3

CTRL-X
texte__PAULINE **PEYRADE**
mise en scène__CYRIL **TESTE**
__11 avril
__1er mai

J'allume, j'ouvre, je surfe, je publie, je commente, je partage, je visionne, je referme, je rouvre, j'aime, je déroule, je clique, je tape, je lis – j'existe ou je vis ?

/GVE POCHE /GVE THÉÂTRE /Vieille-Ville

POCHE---GVE.CH

La loi de Poisson

Le calme apparent du lac apaise, tandis que la douce mélodie des ondes anesthésie notre phobie des profondeurs. Mais ne soyons pas dupes, le chant de l'eau dissimule un foisonnement musical qu'il convient d'analyser. Il serait dès lors plus approprié de parler des *chants* de l'eau.

MICHEL FÉLIX DE VIDAS

L'eau du Léman se compose d'une multitude grouillante, du plancton à la puce de canard en passant par les poissons, qui génèrent des vibrations, donc des résonances spécifiques. C'est en examinant méticuleusement l'ensemble des facteurs générateurs de bruit que nous pourrons, dans un espace spatio-temporel précis, caractériser le concert aquatique de l'instant.

Les poissons participent abondamment à la symphonie du Léman car les sons qu'ils produisent se propagent astucieusement dans l'eau. En fait, les poissons n'arrêtent pas de bavarder, de crisser et de fredonner. Comme le chabot qui rigole fort ou le poisson-chat qui possède un organe de ténor. Sans parler de la boya, variété de perche qui vit à 30 mètres de profondeur, avec sa légendaire vessie natatoire qui jaillit de sa bouche. Raison pour laquelle une boya zézaye des sons aigus extrêmes. On l'apparente souvent à un poisson soprano ou à une perche castrat, c'est selon… Claquement de mâchoires, grincement de dents, ballasts utilisés comme un tambour, les instruments qui participent à la fanfare subaquatique sont légions.

Reste à décrypter ce que représente en terme de musicalité cette production sonore dans un même espace-lieu à des profondeurs différentes. La « loi de Poisson » (Siméon Denis Poisson, 1781-1840), décrit justement le comportement du nombre d'événements se produisant dans un laps spatio-temporel court.

Le concert de l'eau renvoie aux octaves puisque tout n'est que vibration. A ce titre, il est à noter que l'oreille humaine peut percevoir jusqu'à sept octaves de fréquences.

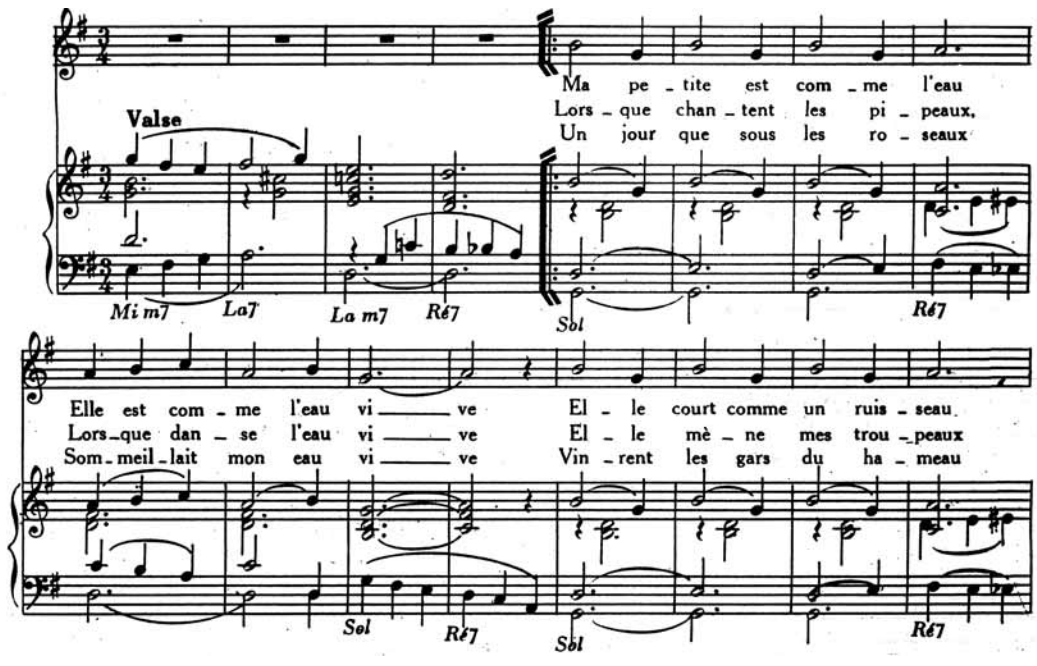
En extrapolant la loi de Poisson, il est possible de synthétiser le cantique sous-marin afin de définir plus précisément les singularités eurythmiques de l'eau, suivant une profondeur donnée, à un instant *t*.

Il suffit de classifier le timbre de chaque espèce présente sur site à l'aide des ouvrages de référence et entrer ces informations dans la formule mathématique de Poisson pour finalement appréhender la chorale subaquatique.

$$p(k) = P(X = k) = \frac{\lambda^k}{k!} e^{-\lambda}$$

Car c'est bien la spatialisation des profondeurs en lien avec l'extravagance anatomique de la poiscaille qui permet de calculer scrupuleusement la portée des chuchotements de cet orchestre immergé.

Vous obtiendrez dès lors le chant de l'eau de votre position géométrique. Par exemple, depuis le radeau, face à la plage de la jetée des Bains, suivant l'équation de Poisson, nous avons identifié la partition aquatique ci-dessous. Fascinant, n'est-ce pas…



« L'eau vive », paroles et musique de Guy Béart

Ouvrages de référence :
François-Alphonse Forel, *La faune profonde des lacs suisses* (1884) – La monographie limnologique de Forel, parue entre 1902 et 1904 (et réimprimée) sous le titre *Le Léman*, fait état de la répartition de la faune et de la flore selon la profondeur : la faune littorale, allant jusqu'à 15 ou 20 m de fond ; la faune profonde, allant de 20 à 25 m, la faune pélagique, jusqu'à 300 m pour le Léman.
Eugène Penard, *La faune rhizopodique du bassin du Léman* (1902)
Laurent Touchart, *Les lacs, origine et morphologie* (2000)

DESSIN
GUY MÉRAT

Le Devin des Bains revient

Comme moi, vous aurez remarqué le mot « poésie », élevé depuis un certain temps déjà sur les hauteurs du grand plongeoir, afin qu'il soit bien et durablement vu. L'explication de ce qui ne saurait être une publicité, dans ce cas d'exception, ne tient ni aux animations singulières des Bains, ni aux splendeurs de l'aurore quand le lac lèche les galets endormis, comme un animal de compagnie en mal de caresses vient à la rencontre de son maître attendri.

ENNEMOND NEAUSARDE

Ses yeux couleur du Rhin ses cheveux de soleil
Guillaume Apollinaire

Ce ne sont pas ces bruits de l'eau au matin ou ces sons de création, baptisés aubes musicales, qui seront dignes d'attention ici. Je vais vous confier la raison de cette exposition intrigante du mot « poésie », gardé par le personnel gnostique des Bains des Pâquis. Voilà ! Il existe un mage, un véritable « courant d'air », qui va et vient à cet endroit et qui a fini par faire accréditer, aux yeux et aux oreilles des connaisseurs, sa qualité de devin.

En effet, il ne soigne l'âme que par le recours à la poésie. Pour que son action curative soit reconnue, il paie son patient lui-même, le plus souvent en l'invitant à sa table. Cette façon de valider sa prédiction vous surprend ? Imaginez que vous soyez, une fois dans la vie, face à vous-même, entièrement livré à ce qui serait votre double, plus proche encore de ce que vous jugez être, avoir été ou pouvoir devenir. Et cela en un coup de vent, subitement.

Le mage s'est donné lui-même pour nom Sophos Kratos. Les gardiens et les employés de la cuisine qui sont tout à la fois aussi bon enfant et aussi savants que lui le nomment « le père Gratos ». Le devin discret est aisément repérable parmi la foule qui s'attable aux heures de repas à la buvette des Bains. C'est un *monsieur tout le monde* qui fait la queue au comptoir.

En attendant sa ration, ce prédicateur illuminé marmonne : « *Die schönste Jungfrau sitzet Dort oben wunderbar, Ihr gold'nes Geschmeide blitzet, Sie kämmt ihr goldenes Haar, Sie kämmt es mit goldenem Kamme* »[1]. Or, cheveux d'or, peigne d'or, éclat de parure semblable au rayonnement du soleil… Eblouissement du romantisme allemand… Contagion… Pressentiments de Français nourris de légendes germaniques… Murmures et visions d'une nymphe des eaux… Variations sur *Lorelei*, la nixe…

Je ne désire pas apparaître comme un fabulateur. Aussi ai-je fait moi-même l'expérience d'une rencontre avec ce mage énigmatique. Je vous raconte mon aventure en espérant qu'un jour vous lui rendrez visite grâce aux bons offices du personnel attaché à la Commanderie de la Rotonde.

Le mage était alors assis face à la cuisine. J'ai été dirigé vers lui. Deux plats du jour étaient sur la table. Le mets de mon hôte était mieux pourvu que le mien en graines de courge et en quartiers de grenade, parce que le chef, soucieux de ses garnitures culinaires, a pris l'habitude de gâter le devin qui est particulièrement attentif à la décoration des assiettes, Sophos Kratos sait intimement pourquoi : il a les yeux plus gros que le ventre. Et son esprit est encore plus gourmand.

Première précision : le mage ne parle pas comme vous et moi. Il m'observe. Il suit mon regard arrêté par une jeune femme aux cheveux blonds, noués en chignon. Elle se tient sur le plongeoir du grand fond telle une sirène sur un rocher dominant.

Le devin est un accoucheur à l'antique, suscitant une osmose immédiate entre son esprit et le mien. Il se tait et me tend une moitié de grenade d'une main et quelques pépins de courge de l'autre. Ce geste rituel sera accompagné par une nouvelle déclamation de vers après que j'ai ressenti une soudaine micro-tion, irrésistible comme les larmes provoquées par des retrouvailles.

Sophos Kratos serait-il une réapparition du père de l'ondine ou de mon propre géniteur, atteint de maux qui me guetteraient à mon tour ? Je leur ressemble, l'un et l'autre deviennent moi plus exactement car mon existence finit par les engendrer ; cette vie de *monsieur plus personne*, ce patient qui est frappé par la passion.

Le mage saisit ma puissante attraction pour l'idée de la jeune femme aux cheveux blonds noués en chignon ; je dis bien pour l'idée et non pour sa corporéité. Le devin entend mes acouphènes qui font tristement songer au « la » suraigu poursuivant inlassablement Robert Schumann à la fin de son existence, à tel point qu'en 1854, deux ans avant sa mort, ce compositeur se jeta dans le Rhin.

En partageant cette vibration qui nous est commune, parce qu'elle a le pouvoir de mêler l'intérieur de l'un et l'extérieur de l'autre, il me regarde brûler intérieurement et récite : « Mes yeux sont des flammes et non des pierreries. Jetez, jetez aux flammes cette sorcellerie. »[2] Puis il me tend à nouveau les décorations gustatives : graines de courge et quartiers de grenade. Ce don répété fournit l'impression du remède, un cheminement apparent de l'apaisement des vieillards.

La voix du mage décrit le tourment : « Je devais me méfier de sa grâce trompeuse – car son nom même signifie en même temps charme et mensonge. »[3] *Ses yeux couleur du Rhin ses cheveux de soleil*… L'emprise physique et sa propagation dans l'imaginaire sont fatales aux grands garçons, mais plus fatidique est la perception féminine déchiffrant les neumes révélateurs de la psyché des poètes en la prenant pour un bien qui lui appartient.

Je suis proprement aveuglé par ce qui m'arrive, autant par la *vision* déclinante de la femme sur le plongeoir qu'abasourdi par l'imposante *audition* absolue qui me paraît un chant insoutenable, réduit à un unique son persistant me laissant croire à des chants ravissants, des chants nous égarant, lui et moi.

Le devin poursuit la muse au carquois vidé de ses flèches : « … Et chante une chanson en même temps Qui est une étrange mélodie. Ce chant saisit le batelier dans sa barque avec une violence sauvage. Il ne voit pas le récif. Il regarde seulement là-haut, dans les hauteurs. Je crois que les vagues engloutissent A la fin le marin et la barque Et cela avec son chant la Lorelei l'a fait. »[3]

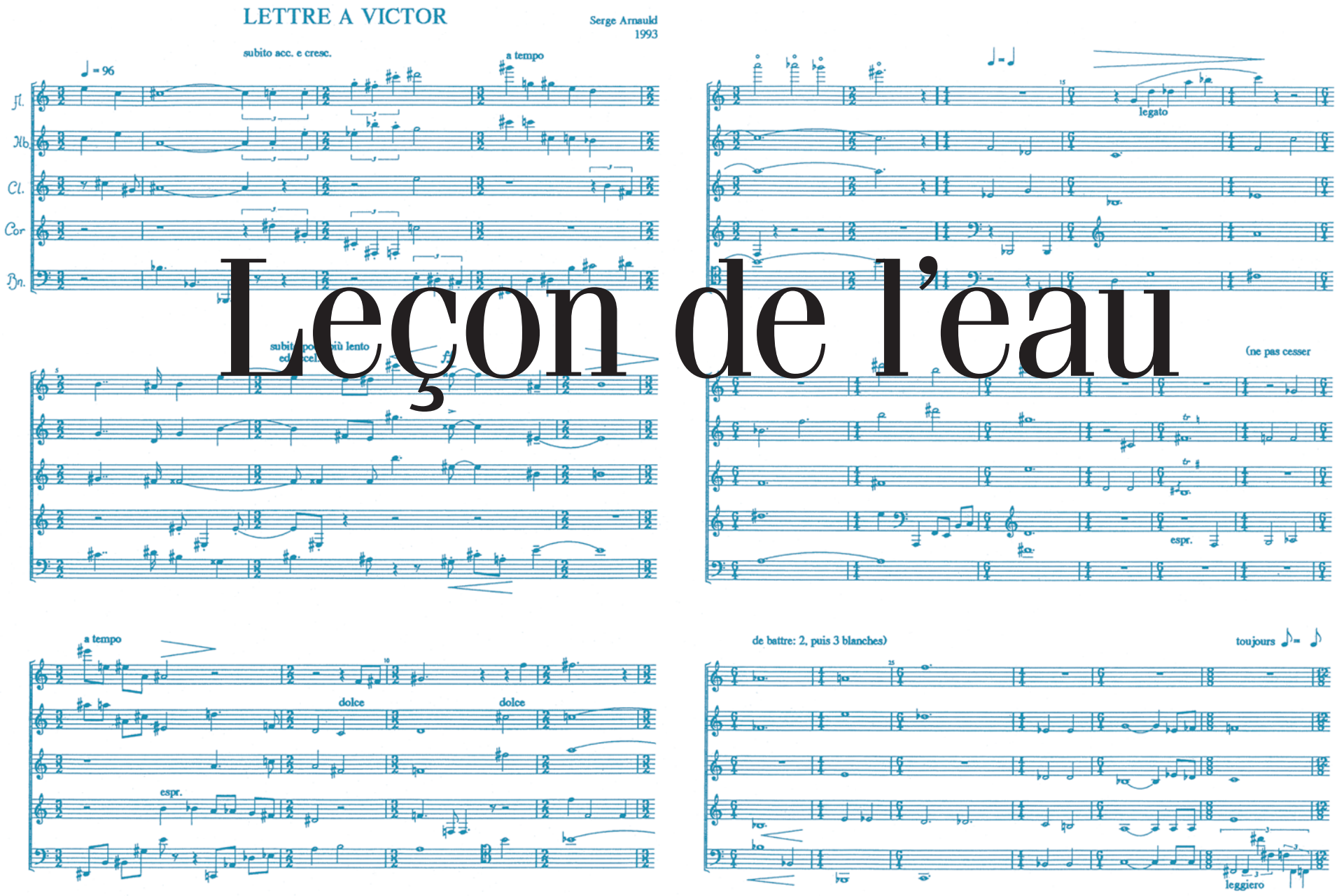
Après que le père inconnu de Lorelei quitta le monde en se noyant pour servir d'exemple à des milliers de futurs marins, je découvris que le rocher entravant la route du navigateur sur le Rhin était un mal fatal que mon père avait contracté dans les parties les plus intimes de son corps. Plus de retrouvailles, plus de larmes, plus de miction depuis que le caillou secrétant l'enrobement de la semence masculine avait grossi au point d'obstruer définitivement le canal d'évacuation aboutissant au vénéré lingam. Depuis lors, Sophos Kratos pénétra en moi sans jamais y rester, mais sans jamais laisser mourir son empreinte dans mon esprit, me laissant cette peur au ventre : « A Bacharach il y avait une sorcière blonde Qui laissait mourir d'amour tous les hommes à la ronde »[4].

[1] Heinrich Heine (1797-1856), *Die Lorelei* (1822).

[2] Guillaume Apollinaire (1880-1918), *Alcools* (1913), cinquième distique de *La Loreley*.

[3] Gérard de Nerval (1808-1855), *Lorely : souvenirs d'Allemagne/Le joyeux rocher* (1852). A Jules Janin.

[4] Guillaume Apollinaire *(idem)*, premier distique.



Leçon de l'eau

L'expiration profonde de la première vague d'une mer agitée atteignant le sable de la plage n'a de lien conceptuel avec la musique que par la comparaison pouvant être faite entre un son fondamental et ses sons concomitants. Ces derniers, nommés sons harmoniques, constituent alors l'amalgame sonore produit par la succession des vagues les plus proches, tandis que le choc de la première vague apparaît comme le son fondamental.

SERGE ARNAULD

A quoi peut-on comparer le clapotis fracassant sur les toits de tôle en Asie, à l'époque des moussons ? Un bruit énorme croît, il cesse soudain ; on songe alors à cette irruption créatrice du silence, au rôle qu'a, dans la composition musicale la *construction*, à certains moments, de l'absence de sons. Ce phénomène est difficile à décrire. L'écoute des grandes œuvres du répertoire offre une excellence de preuve des nécessités d'« arrêter la musique ».

Trop complexes seraient les raisons à trouver pour expliquer la fréquence du rythme ternaire ou du *trois contre deux* que les compositeurs choisissent fréquemment pour exprimer la fluidité. La relation à l'eau que l'imagination sonore invente et porte à une réalité sensible est difficilement épuisable pour un esprit discursif, tandis qu'elle paraît immédiate dans sa réceptivité à nos oreilles occidentales.

N'écoutons pas le chant de l'eau, observons le mutisme de la sécheresse.

Deux propos le permettent. Le premier, d'ordre ethnologique, est une antiquité exposée au musée de Djakarta. Il s'agit d'un bâton *magique* sculpté : ce qui est gravé sur le bâton raconte une origine familiale consanguine, particulière aux mœurs antiques des Bataks, une population vivant près du lac Toba à Sumatra.

*

« Un père avait sept fils et sept filles qui grandissaient comme des concombres. L'aîné refusait de prendre femme. Le père demanda alors à tous les autres de se marier. Chacun répondit, selon la loi, qu'il se marierait à son tour, une fois que le plus âgé l'aurait fait.

Un jour, alors que tous les enfants travaillaient la terre, une sœur dont la blouse s'était ouverte demanda à son frère de la refermer, Mais le frère découvrit la sœur et la sœur s'offrit à son frère. Ce désir incita toute la famille à s'unir aussitôt de la même façon. L'esprit

Sommet de canne magique. Le personnage est en bronze et sa monture en bois. Le tout a pris, avec le temps, la même patine. Le bâton, appelé en toba *tungkot malehat*, ne comportait qu'un seul personnage au sommet, toujours un « cavalier ». Toba (?). Hauteur : 24,5 cm. Inv. 3111. Photo Studio Ferrazzini-Bouchet, Musée Barbier-Mueller, Genève

sacré de cette terre s'enlaça à ces frères et sœurs accouplés. Il apparut sous la forme d'un serpent et de ses serpenteaux.

Le père partit à la recherche de sa progéniture qui ne revenait pas à la maison, selon son habitude. Il appela ses enfants, mais ils ne répondaient pas. Le père les appela encore. Les enfants pouvaient écouter la voix du père mais, réunis tous dans la mort, ils ne pouvaient plus se faire entendre par leur père.

Alors le père pleura. Une larme tomba, puis une rivière de larmes se forma. Depuis ce temps survint en ce pays (si fertile) une très longue sécheresse.

Telle est l'histoire du bâton *magique* avec lequel les hommes du village, de génération en génération, frappent le sol afin d'invoquer le ciel pour que tombe la pluie. »[1]

*

Le plus significatif dans cette fable liant le comportement des hommes au devenir de la nature est la symétrie entre le commerce incestueux et l'apparition de la sécheresse. Le plus édifiant est la soumission à un ordre qui oblige l'aîné à se marier en premier, règle et loi dont l'observance stricte conduit à la mort des enfants.

Le second propos permet d'appréhender la narration figurant sur le bâton *magique* à l'aide d'un texte de Friedrich Engels, auteur dont la conception matérialiste postule *un sens de l'histoire*. Voici cet extrait[2] : « Le rapport de frère et sœur inclut tout naturellement, à cette période, l'exercice du commerce sexuel entre eux. La forme typique d'une telle famille se composerait de la descendance d'un seul couple, dont à leur tour les descendants de chaque différent degré sont entre eux frères et sœurs et, pour cette raison même, entre eux maris et femmes. La famille consanguine a disparu… », écrit Engels et il note peu après : « …Tout le développement ultérieur… suppose obligatoirement cette forme comme stade préalable nécessaire ». C'est ainsi que cet auteur défendra son idée de l'évolution de la famille par « l'exclusion du commerce sexuel entre frères et sœurs utérins… pour finir par interdire le mariage même entre frères et sœurs collatéraux… » Il en tirera la conclusion dans sa logique du développement de la famille qu'« incontestablement, les tribus dans lesquelles l'union consanguine fut limitée par ce progrès durent se développer plus vite et plus complètement que celles où le mariage entre frères et sœurs restait règle et loi ».

Comme j'ai associé le choc de la vague au phénomène physique de l'acoustique, je puis me permettre d'envisager un rapprochement du même ordre entre le père (pleurant) qui part à la recherche de ses enfants (morts) et la marche de l'histoire perçue au milieu du XIX[e] siècle, ce mouvement matérialiste que le philosophe Engels défendra avec Karl Marx dans la rédaction et la publication anonyme du *Manifeste du parti communiste* (1848).

A titre personnel, j'ai voulu raconter cette histoire « entre les notes » comme on parle d'une lecture « entre les lignes ». Il ne s'agit pas de mettre en musique les jeux interdits des enfants ou leur refus de se soumettre aux ordres paternels ; il m'est apparu plaisant de jouer avec l'écriture horizontale et verticale que cet art nomme contrepoint et harmonie pour introduire, dans les silences d'un morceau ou d'un autre, la parole du mythe sculpté dans le bâton *magique*. Puis la fable a disparu dans la superposition des différents morceaux. Succession sonore des pièces musicales pour évoquer la leçon édifiante ; simultanéité de l'écoute des morceaux pour la masquer.

Un chant de l'eau. Le champ de l'autre.

[1] Sur internet : www.soundcloud.com > Association place-neuve /Serge Arnauld > LETTRES AUX ENFANTS – LE BÂTON MAGIQUE (1-2-3-4-5-6-7). Cette histoire est racontée aux chiffres 2 et 4. La composition de brèves pièces pour un quintette à vent, pour un quatuor à cordes et pour un piano préparé, joué à quatre mains, permet (comme il est décrit ci-dessus) une réalisation sonore à la fois successive des morceaux de musique et l'audition simultanée de ceux-ci. La continuité : le déroulement des morceaux les uns après les autres dans le temps peut suggérer à l'esprit le destin du père. L'intégration des pièces et l'effacement de leur singularité par la superposition harmonique des éléments constitutifs précités peuvent être rapportés par l'imagination mentale et non musicale à l'inceste familial et à l'élimination des enfants.

[2] Friedrich Engels (1820-1895), *L'origine de la famille, de la propriété et de l'Etat*. Première édition, 1884 ; seconde édition, 1891. Les extraits cités sont tirés des Editions Tribord, parution en 2012, Bruxelles, pages 45 et suivantes.

Le chant du thon

Tout l'hiver, les ancres ont dormi comme des pierres. Les corps-morts de tuf également se sont couchés, lourds et carrés dans leur fatigue. Pendant ce temps, les hommes ont ravaudé les filets, repeint de noir les barques funèbres qui sommeillent dans les hangars. Ils ont aussi, sans doute, prié en secret leur vierge, psalmodiant des chants d'autrefois où le païen le dispute à la religion et l'arabe au dialecte de l'île.

PHILIPPE CONSTANTIN

Le tuf ne paye plus. Son extraction est devenue anecdotique. Le temps où l'on bâtissait des temples et des maisons dans ce matériau poreux et friable est loin. Le béton, ici aussi, a conquis, sinon ses lettres de noblesse, du moins l'assurance d'un sombre dédain face à la nature. Quelques carrières fonctionnent encore, comme l'image d'un passé dont on peine à se défaire. Sinon elles ont trouvé le repos en se transformant en jardins, en cabanes ou en entrepôts. On y a couché des kilomètres de mailles et des centaines de bouées.

Le cimetière lui-même semble s'être assoupi. Il fait sans doute trop froid. Le vent s'est mué en tempête et la pluie en gros grain, soulevant des vagues à hauteur d'homme et bien plus encore. Sur leurs crêtes, on devine l'effrayante écume d'un énorme chien de mer.

Mais le printemps est enfin revenu. Les hommes sortent des cafés et des maisons, ils réveillent les filets, les pierres, les ancres, ils aiguisent leurs rames et leurs gaffes et préparent leurs embarcations pour une pêche presque privée. La Méditerranée n'est plus, depuis longtemps, aussi généreuse qu'elle l'a été autrefois. Le raïs donne cependant toujours ses ordres. Il est le grand architecte de cette cathédrale sous-marine qu'il faut reconstruire chaque année. Un travail de longue haleine, pénible, lent, incertain, faisant de ce palais naguère riche et joyeux, une ville presque fantôme.

Les barques se manient toujours à la rame. Mais, petite concession à la modernité, on les traîne maintenant, toutes attachées derrière un modeste chalut, comme une longue colonne de chenilles processionnaires. Elles emportent près de 17 000 mètres de filets qui, lestés, formeront un immense complexe de mailles, dressées comme des murs, pour rabattre les bancs de thons vers une suite de chambres nuptiales qui leur donneront rendez-vous avec la mort.

Chaque année, dès le mois de mai, les thons rouges de l'Atlantique se frayent un chemin depuis Gibraltar pour se reproduire plus au nord, vers la Sardaigne, ou plus à l'est, vers Malte. Mais voilà leur migration stoppée. Une longue paroi de cordes rêches, entrelacées, leur barre la route et les contraint à suivre un courant que leur instinct ignore. Ils ne songent pas à rebrousser chemin. Ils sont trop confiants ou trop bêtes, je ne sais pas, pour éviter le piège dans lequel ils s'enferment.

Dessins Guy Mérat

Peu à peu, ce mur les a conduits comme dans un entonnoir vers la première chambre de ce palais funèbre. Les thons tournent en rond, cherchent à s'esquiver, puis avancent vers la seconde chambre, poussés par ceux qui arrivent, puis à la troisième, jusqu'à la dernière, l'ultime, nommée la chambre de la mort. Ils n'en ressortiront plus.

Les hommes sont venus au rendez-vous pour ce sacrifice. Ils l'ont préparé et attendu patiemment. La mort est leur récompense pour ce dur labeur. Ils ont dressé autour de l'autel propitiatoire leurs barques en un carré qui oscille sous la houle. Sur le bateau du raïs, la vierge semble trop haute et tangue plus que les hommes. Est-ce une danse, une interrogation, un oui, un non ? Les chants s'adressent à elle en tous les cas. Les pêcheurs se cachent derrière sa robe et un assentiment qu'on lui suppose pour commettre leur forfait. Sur un signe du raïs, de chaque côté, des dizaines de bras se mettent à tirer sur le filet.

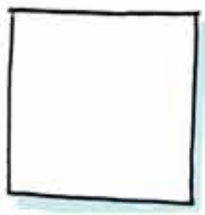
La panique s'est installée dans la chambre de la mort. Les thons ont compris sans doute maintenant que leur voyage s'achève là. La surface s'approche dangereusement, déjà des nageoires et des queues sortent de l'eau. Leur œil s'effraie de l'oxygène qui vient à leur manquer. Leurs branchies se dilatent et cherchent désespérément un élément qu'elles ne trouvent plus. Dans la lutte pour la vie, ils s'assomment entre eux avant que le pic acéré d'un homme ne les harponne.

La macabre danse a commencé. On dit les poissons muets, mais je les entends. Ils ne crient pas. Les hommes, eux, crient. Ils halètent, ils hurlent, s'essoufflent, rient de bonheur et de sang. Les thons chantent. C'est une longue plainte qui traverse les siècles et la mémoire, depuis Homère jusqu'à aujourd'hui.

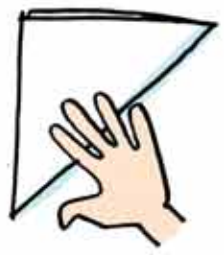
Autour des barques, il ne reste qu'une eau rouge, sombre, meurtrie. Le raïs chante encore. La vierge vacille toujours sur son piédestal. Je l'imaginerais volontiers pleurer sur ce carnage des larmes salées et refuser ce rôle qu'on lui assigne. Mais elle n'est qu'une image de bois, peinte de couleurs vives et habillée de riches étoffes. Je crois pourtant voir, au fond de ses yeux, passer le reflet brillant d'un banc de thons qui retournent à la mer.

Les hommes sont heureux. Ils s'enivrent de ce combat inégal. Mais je ne leur en veux pas. Le sang qui coule et se mélange à la mer ravive le souvenir des disparus. Eux s'effondreront ce soir, harassés de fatigue, dans les bras d'une sirène qui les tirera sous les flots.

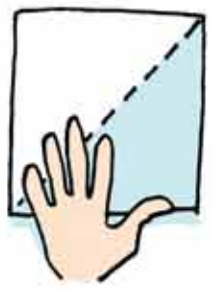
FABRIQUE TA BOMBE A EAU



① Choisis une feuille de papier carrée.

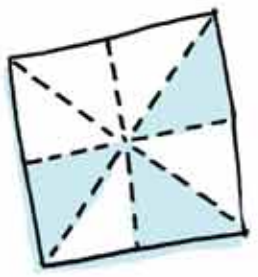


② Marque le pli de la diagonale.

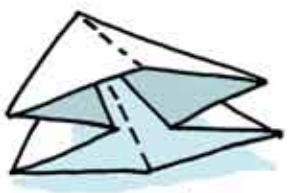


③ Rouvre la feuille.

④ Marque le pli de la diagonale et rouvre la feuille.

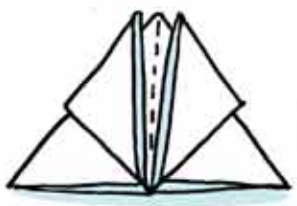


⑤ Marque les deux plis des médianes et rouvre la feuille.

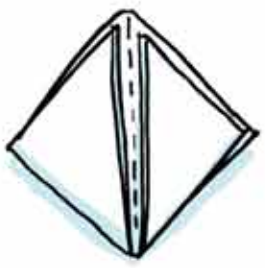


⑥ Plie la feuille sur la médiane horizontale et rentre les extrémités de cette médiane à l'intérieur du pliage.

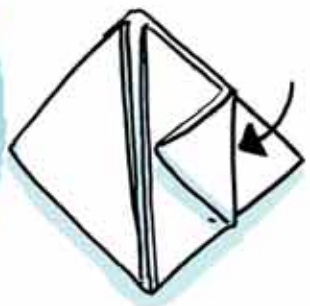
⑦ Replie la pointe droite vers le haut.



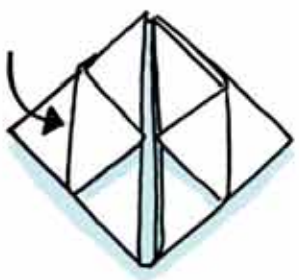
⑧ Replie la deuxième pointe vers le haut.



⑨ Retourne le pliage et fais la même chose de l'autre côté.

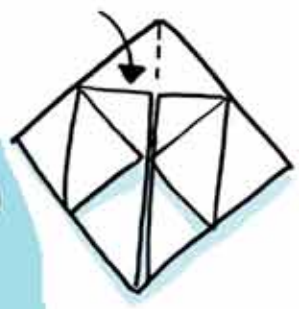


⑩ Replie la pointe droite avant vers le centre.



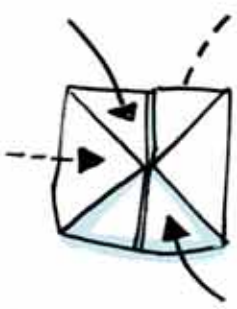
⑪ Fais de même avec la pointe gauche.

⑫ Rentre une des pointes à l'intérieur du pli.



⑬ Fais de même avec l'autre coin.

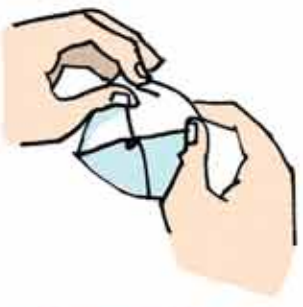
⑭ Fais de même de l'autre côté (en reprenant à l'étape 10).



⑮ Replie la pointe médiane sur la diagonale. (Mais non, c'était pour rigoler !)

⑯ La bombe est presque opérationnelle. Respire !

⑰ Souffle pour gonfler la bombe. (Mieux que ça, nom d'une pipe !)



⑱ Finis d'ouvrir la bombe à la main, puis remplis-la d'eau.

HERRMANN

Exil Song

La mythologie des Anciens est emplie de ces silhouettes enchanteresses : nymphes, néréides, nixes, ondines, dames blanches, houris, walkyries, fées des eaux… Appelez-les comme vous voudrez. « On les nomme à Siam poisson-femme », ainsi le rapportait le père jésuite Louis Le Comte. Certains en ont vues à la Guyane, d'autres à Kosciusko.

TEXTE ET DESSIN
JESSICA QUIRY

L'influence mystérieuse des eaux. Le prestige des sons. Christophe Colomb lui-même aurait aperçu ces conductrices de l'âme en quête d'affection.

Face à ces délicieuses apparitions, Circé sans qui Ulysse, dans l'*Odyssée*, transporté de plaisir, se serait fait duper et ne serait jamais rentré, affirmait : « C'est à vous de choisir et de prendre conseil auprès de vous-même ».

Le goût du merveilleux peut toutefois l'emporter. L'idée de croire aux sirènes est-elle si grossière ?

Interrogez qui vous voudrez, historiens, poètes, voyageurs, impossible de jeter les voiles sur cette légende : séduisantes filles du fleuve Achéloüs, elles auraient eu pour mère une des neuf muses – Melpomène, muse du courant harmonieux, Terpsichore, muse de la danse ou encore Calliope, la belle voix.

Et combien étaient-elles ? Deux, trois ou sept ? Homère en dénombre deux, quant à Platon il en compte huit.

Nombreux sont les témoignages. Un tout récent devrait néanmoins retenir votre attention : celui d'Ulysse Merle, descendant de l'architecte Paul Merle, à qui l'on doit la silhouette du fringant voilier *Clapotis* (1920), aujourd'hui classé monument historique. Avec sa bande d'*aficionados* de soufflés à l'écrevisse, de bateau bermudien et d'*Amor fati* nietzschéen – car seul compte le moment présent ! – il a réalisé une traversée des moins épiques. Ainsi va son récit :

*

Loin du boucan et des dialogues suffocants, on naviguait sur le *Clapotis*, fredonnant l'*Exil song* :

O my sweet sloop, ton ombre
remonte le vent et tu tangues
Imprègne-nous de ce mouvement balancé
et laisse-nous aller…

Le début d'une errance.

Devant le spectacle navrant de nos vies monotones, on avait tout simplement décidé de lever le camp ! En quête d'une vie meilleure, on méditait sur la fugacité du temps. Qu'importaient la durée et l'effort, pourvu qu'on atteignit de nouveaux horizons.

Noyé dans une brume camaïeu gris-bleuté, notre vaisseau avançait dans le flou. L'écume de l'aube. Le clapot de l'eau affolé. Une sensation, le soleil levant. Dernier check météo : l'orage annoncé, à notre grand étonnement, était en train de reculer…

Et l'atmosphère a soudain basculé.

Le vent s'est apaisé ; le calme s'est installé ; les vagues ont cessé. Des cliquetis à peine perceptibles, des échos sonores semblaient s'entrechoquer. Nos tympans, pourtant experts, ne parvenaient à déceler l'origine de ces vibrations mineures. Des cris à l'étouffée, le son d'un appeau ou d'un ocarina ? Un concert improvisé en pleine mer, on n'en croyait pas nos oreilles ! Tel un songe éveillé au cœur du désert de Black Rock.

« *No, it's what's behind* », je me suis alors écrié, moi Ulysse, perdant le fil du récit au profit d'une danse des ondes. Partisans de Joyce, ici « *The Voice* » !

Des figures asémantiques s'affairaient dans ma tête. Pendant que les copains enduisaient leurs esgourdes de cire et m'attachaient au mât pour freiner le délire ambiant, on se repassait en boucle la *Sonnambula* de Vicenzo Bellini, chantant l'amour et sa perte. Poings liés, on parvenait tant bien que mal à résister. Un duel s'était instauré ayant pour seul élément de décor un rocher aride et escarpé. A celui qui aurait le dernier son !

Et alors que nous étions sur le point de gagner l'éloignement, nous avons fait demi-tour, approchant notre vaisseau du rivage de ces dames. Quels abrutis nous étions ! Puis, assouvis, on est reparti, se promettant de revenir un jour.

L'obsession de l'éternel retour.

Histoire fleuve

PASCAL AUBERSON

En remontant le fleuve
De notre histoire d'amour
En remontant le cours
De notre histoire fleuve

Je nous vois tous les deux
A la source profonde
Dans le bleu de tes yeux
Où les eaux se confondent

C'est en fermant les yeux
Que je tourne les pages
De notre livre à deux
Renvoyant les images

De paniers débordants
De tendresse partagée
Dans tes cheveux d'enfant
Des chevaux et des fées

Et les chants grégoriens
Dans la petite église
C'était tout c'était rien
La terre promise

Des rivières d'eau pure
Des poissons sans arête
Et nos voix qui murmurent
Toi la belle moi la bête

Des fruits mûrs sans noyaux
Des jardins suspendus
Dans la laine des agneaux
Des parfums disparus

Le piano de Ravel
Aux limpides souffrances
Nous prenant sous son aile
Apaisant nos errances

Ta beauté intérieure
Comme un gant retourné
Ta façon d'être ailleurs
De donner des baisers

Une loge un public
Un crayon pour les yeux
Et sur scène la musique
Que l'on danse tous les deux

Et mes mains sur tes seins
Le sacre du printemps
Debout sur les coussins
Dans ton appartement

Sur la table d'la cuisine
Le petit déjeûné
Une carte de Chine
Dans ta chambre à coucher

Et nos lents corps à corps
Dans des larmes de rire
Font la nique à la mort
Quand la nuit se déchire

Du soleil dans les draps
Quand le matin ruisselle
Les yeux jaunes de ton chat
Du pur sucre en Purcell

Sur la chaise en noyer
Tu t'balances tu t'balances
A demi dénudée
Tu respires en silence

Car dehors il faut voir
Le soleil se noyer
C'est la lumière qui meurt
Dans un dernier baiser

Et derrière tous ces mots
C'est ton être qui danse
C'est Mozart c'est Zarmot
La blessure de l'enfance

En remontant le fleuve
De notre histoire d'amour
En remontant le cours
De notre histoire fleuve

En amont des amours
Dans les eaux peu profondes
Dans le silence des jours
A L'origine du monde

www.pascalauberson.ch > rubrique « Disques & CD » > Kélomès > la chanson « Histoire fleuve »

LAURIANE ANDRO

L'illustration de Lauriane Andro, élève graphiste de 3e année au CFP Arts appliqués, révèle l'harmonieuse symphonie d'une faune et d'une flore que l'on rêverait de côtoyer aux Bains des Pâquis. Bercés par le chant de l'eau et la douceur des courants, algues et poissons s'unissent au gré d'un charme féerique et laissent apparaître une sirène enchanteresse à la chevelure ondoyante.

Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts appliqués

JOURNAL DES BAINS
numéro 14 · hiver 2015-2016

Photographie Eden Levi Am

«Ne trouvez-vous pas que la chanteuse donne des notes si lilas qu'on pourrait s'y laver les mains?»

Sur quoi Charles Gounod s'attira la célèbre réponse de Geneviève Bizet : « J'allais vous le dire. » Je ne suis pas à l'Opéra, encore moins à la Belle Epoque, encore moins à la fête. Tel que vous me voyez je suis à l'alpage, entre la moutarde des champs et le lis martagon (mon humeur ordinaire), entre le clair et le sombre, entre le chaud et l'humide où poussent ces feuilles géantes qu'on ne trouve qu'à la montagne et qui s'effrangent comme des oreilles d'éléphant. A dix mètres devant moi est un abreuvoir. Autour, l'herbe verte a tourné en purée brune sous le pas des vaches.

JEAN-LUC BABEL

C'est un tronc creusé à l'évidoir, une pirogue de Noé échouée comme sa grande sœur. Un tuyau de caoutchouc, dont l'autre bout s'abouche plus haut à un ru, alimente l'étroit bassin.

Pour le glouglou : tintin.

L'eau coule sans heurt. Je devine une araignée qui marche dessus en la faisant ployer sans la trouer. Quand un morceau de nature est muet, je présume, ne l'étant guère, qu'un musicien passe sans tarder son chemin et va voir ailleurs s'il y est. Babillerait-elle, la claire fontaine, chanterait-elle à voix argentine comme dans les fabliaux, nous croirions naïvement qu'elle nous parle, nous fait signe, tant est grande la peur d'être seul.

Mais le regard au fond des troupeaux ?

Reprenons les sentiers battus.

Tout a commencé par un bel après-midi de juin dernier sur la rive gauche du Goléron, à la fin d'un gai repas entre amis. Françoise a reposé sa tasse de café. Ayant lu dans le marc elle a fixé, d'une voix douce mais qui n'admettait nulle réplique, le thème du prochain numéro, celui que vous avez entre les mains (sauf les manchots, ça va de soi).

Ce sera le Chant de l'eau.

Le champ ?

Non, le chant. Coule…

L'angoisse devant la page blanche c'est bon pour les précieux qui n'ont jamais tâté de la face nord de l'Eiger sous la neige et sans gants. La feuille vierge, la vraie, la seule, l'A4 (un nom d'autoroute) c'est l'infini, le plat cafard. Le papier ne peut être que blême. Couleur de deuil profond, l'encre. Insondable, l'envie de tout plaquer.

L'eau chante ? Admettons. Mais pas capable d'un seul mot elle demanderait un librettiste. Un Da Ponte, pardi ! La bouilloire qui siffle à la cuisine ça ne fait pas le compte, ni les glaçons qui tintent le glas dans mon campari, ni le grésillement des larmes de Michel Strogoff sur le sabre incandescent.

L'eau me met au pain sec.

Que faire ? Compter les jours en alignant ces petites palissades qui enjolivent le plâtre des prisons ? Empailler les mouches ? Je procrastine, je fais des réductions cabalistiques sur les numéros des voitures garées sous ma fenêtre dans la cour où un piaf, lui aussi sans parolier, fait les cent pas. Je lui cède la tartine, non, rien de rien.

Le lendemain, à peine réveillé, je file à la gare. D'abord fuir le bruit des villes. L'eau (eurêka !) demande une oasis. Je saute dans un train. Plus près de toi mon Eau ! Les boggies gagnent les hauteurs sur une cadence pleine de promesse. Je me rappelle, exemple suprême, que ce n'est pas seulement en se mettant du ballast dans la bouche mais aussi en apprenant à moduler comme la mer, en accordant sa langue au rythme des vagues qu'un illustre bavard grec corrigea sa diction, sa malédiction.

Le chant de l'eau doit passer par un corps.

Tandis que, de retour en plaine, je repique ces notes éparses pour tenter d'y voir clair, j'ai sous les yeux et à portée de main une statuette de Michel Hirschy intitulée « Pénélope écoute Ulysse ».

Posée d'une fesse sur une souche garnie d'un coussin vert passementé à pompons d'or, Pénélope tient contre son oreille gauche un coquillage marin en forme de cornet.

Le chant de l'eau, ce fut d'abord celui d'Homère, le tout premier.

Elle est nue, le sein droit à demi caché par une épaisse chevelure brune qui ondule, l'autre par sa main droite (entièrement). Son pied gauche est à plat sur le sol, la jambe droite pend repliée. Pénélope sourit, la bouche entrouverte.

Entend-elle des voix, comme on dit méchamment des folles et des saintes ? Ecoute-t-elle en femme qui subit ? Parlera-t-elle quand viendra son tour ? Joue-t-elle, dans sa longue solitude, avec le bruit de la mer venu du fond du coquillage et qui, sans faiblir, porte l'écho d'un amour rêvé ? Elle a l'air heureuse, très heureuse, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Alors, ce que ces deux-là peuvent bien se raconter, ce n'est pas très difficile à dire. Aussi je passe la main, je vous abandonne les pointillés. Le bonheur, nul n'y coupe. Pas besoin de dessin.

Pénélope repose son smartphone. « Smart » lui va bien, à Ulysse, c'est même ainsi qu'on le surnomme : le Rusé. Elle retourne au centre de sa toile et n'en bouge pas. Que de fil à tordre le jour, à détordre la nuit et à retordre le lendemain ! Les vibrations du monde entier lui arrivent. Dans cette symphonie l'eau déploie son vaste registre. L'eau change d'accent, de voyelles, comme les cris d'animaux selon les pays. La langue universelle je n'y crois pas, bien-nommé pour le savoir. Kikeriki, heehaw, miaou, gluckcluck, plouf, splash !

La teneur en sels, l'élasticité de l'air ambiant, la température ont leur bémol. Du wasserfall blond et roide jusqu'au chaudron vapoteux du Zambèze avec de la mousse autour, plus douce sera la chute, plus ronde la chanson.

Le scénario prend forme.

Générique : Nous sommes à la place Neuve, à Genève, près de la plaine de Plainpalais qui fut une île sur l'Arve, aujourd'hui un gros calisson rose. (Il faudra un jour parler des îles sèches.) Au Conservatoire de musique on fête les lauréats de l'année. Les lutrins au feu ! Maîtres et métronomes au milieu ! La statue de bronze du général en bourdonne de joie, elle zonzonne (le cheval a un crin sur la langue).

Une fenêtre s'ouvre en façade, au premier étage. Une main, seule visible, lance un avion de papier dont le bec a préalablement été chauffé par l'haleine d'une flûtiste recalée (plan de coupe).

Le temps est superbe. L'avion file vers le milieu de la place. Il amerrit avec grâce sur la pièce d'eau et là déploie ses nervures, s'aplatit tout à fait et laisse apparaître des portées musicales.

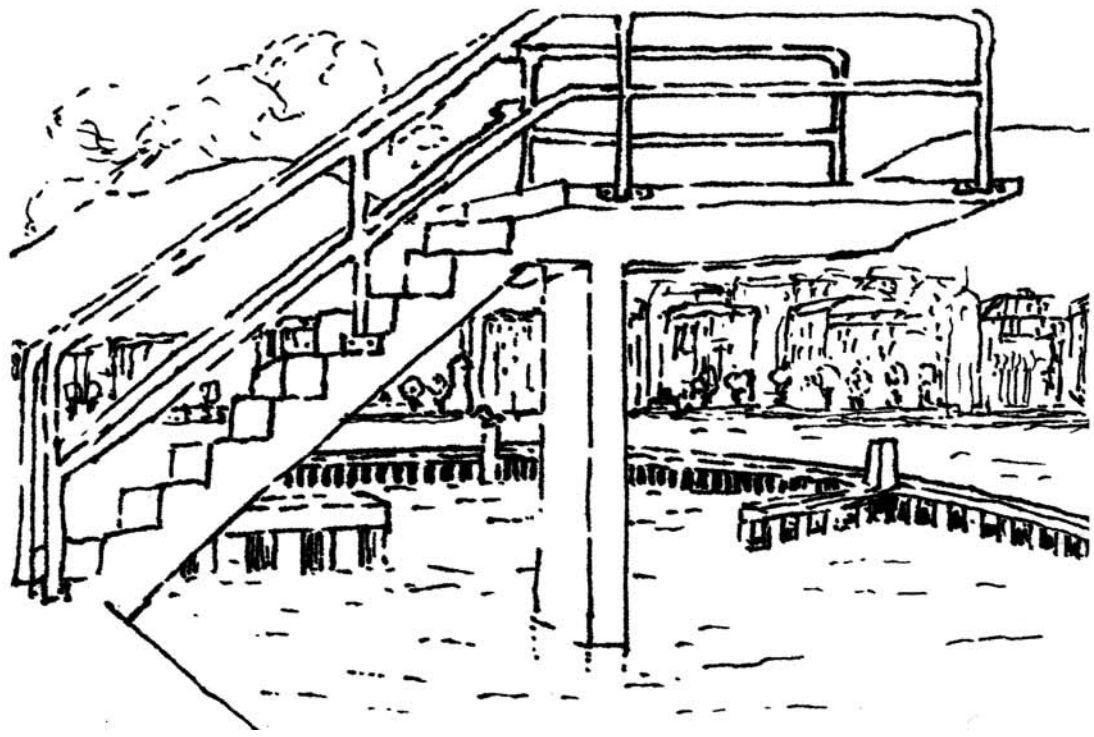
La partition exhibe ce titre en belle ronde : *Le Chant de l'eau*.

Tous en scène !

Même pas d'argent pour le savon

J'avais mon mini carnet de notes en main, et un slip de bain bleu pour tout vêtement. Mes seins avaient la pointe apathique. Nul doute qu'ils adoptaient la bonne attitude pour approcher les témoins. Je prenais des notes à pieds nus, m'adaptant à la position de chacune. Je voulais comprendre.

MANUELLA MAURY



« Au plus près de mes souvenirs, me dit-elle en fouillant dans son sac, je dirais qu'elle est arrivée seule. » Ce qu'elle cherchait semblait lui résister : « Si son visage me revient, c'est parce qu'elle a marché sur mon étui. » Elle releva la tête, sortit enfin la main de son sac et me montra des lunettes rafistolées à l'aide d'un vieil autocollant : « J'y tenais à cette paire, mais bizarrement je n'ai pas eu le courage de lui reprocher son geste. Peut être à cause de sa démarche. Elle semblait comme détachée du sol. Elle avançait sans la moindre hésitation mais sans la moindre conviction non plus. C'était curieux. Détermination et… fatalisme peut-être. Vous voyez ? » Je la voyais, oui. Adolescente, dans mon jardin. Prenant l'élan pour dépasser la canopée. Pour faire la grande roue tout en restant collée à la balançoire. Il fallait toujours crier pour stopper son vol impossible. Avec elle, les explications ne donnaient rien.

La femme mit ses lunettes, dissimula le rafistolage sous une mèche de cheveux épais, et me ramena à son propos : « Elle avait peut-être quelque chose de timide, ça oui, mais pas le moindre complexe. » Je rentrais le ventre presque malgré moi. « Vous me direz qu'elle était très belle, mais les complexes se foutent de la beauté, non ? Ils mordent, comme les crocodiles du Nil ! » Son sourire s'affichait, serein. « Je l'ai sentie absente. Une absence au moindre réflexe, au moindre doute, au moindre désir. Une absence à ces « moindres » qui nous pourrissent la vie en général, et nous la sauvent aussi parfois, non ? » Elle n'espérait pas mon consentement : « Je dirais qu'elle irradiait de solitude ». L'oxymore sonnait creux. Je le consignai par réflexe. Elle ôta l'élastique qui retenait ses longs cheveux gris en ajoutant : « On m'a dit que vous aviez été sa tutrice ces dernières années ? » J'étais surtout sa tante depuis toujours, sa « tia Lola ». « Je tenais à vous dire combien je suis désolée de ne pas l'avoir grondée pour les lunettes. » Ce cri aurait-il pu court-circuiter ses plans ?

En moi, la petite voix chantait :

Nounou, oh ma nounou, depuis que je suis ta fille, dieu nous noua toi et moi. Nounou, ma douce nounou, je me noie, lalalalalalala.

Il y avait d'autres bouches prêtes à parler. Je croisai les yeux gris d'une femme qui devait avoir les os noirs. Sa chair crachait le soleil. « Un pilier des lieux » m'avait-on dit à l'entrée, précisant aussi qu'elle ne dirait rien. Mais la calcinée – aux dents trop régulières pour être les siennes – s'adressa à moi sans préambule : « Elle est arrivée la tête haute, vous savez. Très haute. Une nuque de princesse. Mais ça se voyait qu'elle avait déjà de l'eau dans les poumons cette gosse-là. La noyade était consommée avant même le plongeon. Vous pouvez me croire. Ça fait quarante-quatre ans que je viens traîner mon cuir sur ce carré de béton. J'en ai vu défiler des femmes. Mes seins sont passés de la hauteur de mes omoplates à celle de mon nombril, sans prévenir. Et pendant ce temps-là, des filles comme elle ont choisi de ne pas vieillir. On ne retient pas ceux qui sont déjà partis. Et puis ! à quoi bon rendre vivant le poisson qui n'est qu'arête ? » Mon genou gauche lâcha. Je me retins à la barrière. J'avais envie de la gifler. De gommer sur sa bouche cette fausse abdication de bois carbonisé. Cette indifférence jouée. La vieille me tendit un bout de sa quiche. J'avais envie de vomir. « La lucidité a quelque chose de cruel, quand on vous la sert sans garniture, mon petit », me jeta-t-elle dans le dos, alors que j'enjambais les corps qui fondaient sur les paréos. J'avais la sensation de traverser un barbecue géant. J'ai souhaité qu'elle grille en enfer, la vieille sorcière. Qu'elle aille se faire foutre avec sa résignation. La colère me faisait du bien. C'était le cadeau de la vieille. Je me sentais incapable de lui dire merci.

Plus loin, alors que je remplissais ma bouteille d'eau à côté des douches, je vis, parmi les corps perlés, une paire de fesses. Elles avaient l'air tellement joyeuses, tellement insouciantes, ces fesses-là. Elles affichaient fièrement leur fermeté et le rebond des origines. Des fesses surmontées d'un visage d'ange, et auréolées d'une voix claire comme le lac en hiver :

A barata diz que tem uma saia de balão
É mentira ela não tem nem dinheiro pro sabão
Ha ha ha, ho ho ho
Nem dinheiro pro sabão.

(La blatte dit qu'elle a une jupe bouffante
C'est un mensonge elle n'a même pas
[d'argent pour le savon
Ha ha ha, ho ho ho,
Pas d'argent pour le savon)

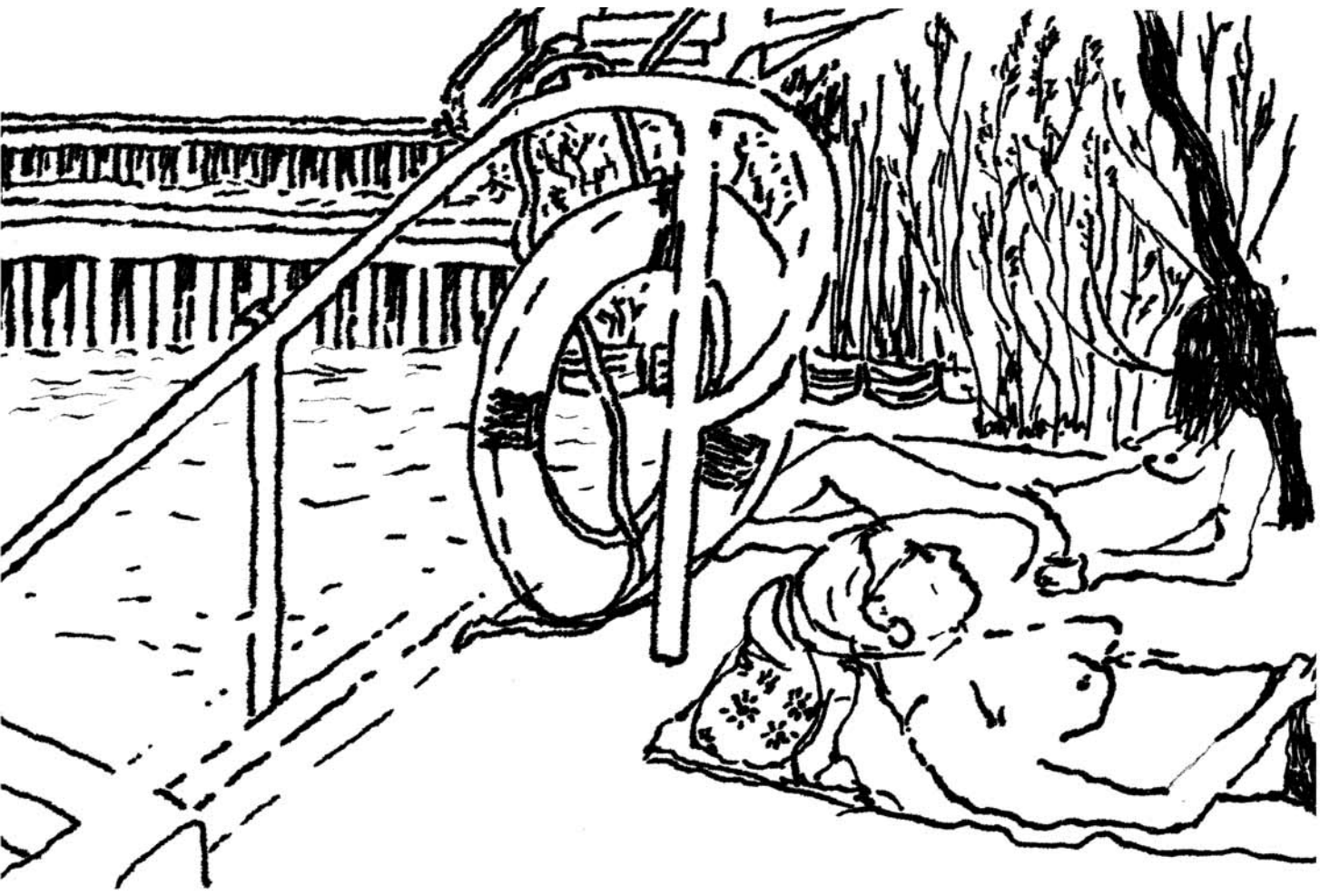
La musique réveillait le passé. Le souvenir se fit caniculaire. Je revoyais Gill à son spectacle de fin d'année. Elle venait de fêter ses 8 ans. Elle jouait le rôle principal, le lapin malin prêt à bondir sur les « enfants-laitues ». Sa mère était hospitalisée depuis un mois. Ce soir-là, Gill avait dormi dans mon lit. Impossible de lui retirer son costume. Je revoyais, devant moi, cette drôle de petite boule poilue et synthétique avec ses grands yeux noirs inquiets. Deux longues oreilles aux aguets.

Oh ma doudou, ma douce mama, toi et moi, dieu nous noua, dis-moi que tu es là, lalalalalala.

Je pleurais sans bruit, et sans honte, en grimpant l'escalier du plongeoir. J'entendais sa voix claire : *lalalalalalala*, que je superposais à la comptine brésilienne qui résonnait encore au loin. Ma sœur avait tout juste 43 ans quand elle me confia sa fille : « Gill n'est pas armée pour ce monde, m'avait-elle murmuré, « il lui faudra des bras, de la chaleur, des pulls de laine en plein été, Lola ! Tu vas devoir apprendre à tricoter ». Avec moi, elle avait dû grelotter.

Sur le promontoire, Leila m'attendait avec un sourire large comme l'espace séparant les deux rives. Il y avait un appétit de vivre chez cette fille-là. « Jane va nous rejoindre dans dix minutes. Avec elle, c'est rendez-vous pris, déplacé, pris, cadenassé ! Elle est du genre à vous planter au dernier moment, avec des arguments bidon, la Jane ! Pas cette fois. » J'ai repensé à tous mes rendez-vous manqués avec Gill. Ma course folle entre deux villes, deux mandats. Et à cette fatigue anesthésiante, qui aujourd'hui n'avait plus le moindre sens. Leila me proposa un verre de rosé dans un petit gobelet en plastique opaque. Lui en avait-elle proposé aussi, ce mercredi-là ?

Leila et Jane étaient les derniers témoins. Les sauveteurs, le légiste, son psychiatre, tous me l'avaient rendue sans vie. Avec elles au



moins, pour quelques minutes encore, Gill respirait. Il y avait ces deux enfants recroquevillés sur la tyrolienne, prêts à hurler en touchant l'eau. Et, plus loin, le bateau *Savoie* de la CGN avec ses touristes agitant les mains vers nous. Je voyais Gill leur répondre en me sermonnant avec gravité : « Lola, toi aussi tu dois saluer, sinon les mains qui volent ne sauront pas où se poser ».

J'étais perdue. Leila se mit à parler très vite pour remplir le vide : « Jane va vous aider. C'est le genre de fille qui peut mémoriser au détail prêt les gestes des unes et les paroles des autres. » Elle m'expliqua qu'au fort de la saison elles installaient leur serviette à 7 heures du matin sur cet endroit hautement stratégique. « Vous êtes dans le quartier réservé aux femmes, tout en ayant une vue privilégiée sur la ville, le resto, la plage. Une place de maton pour mater » m'expliqua-t-elle en riant. Elle avait oublié pourquoi nous étions là. Ça me rassurait de penser que Gill avait croisé cette fille avant de s'en aller. J'eus envie à cet instant que le sourire de Leila se pétrifie. Qu'il devienne la stèle de Gill.

Je refaisais dans ma tête ses derniers pas. Elle avait dû longer la rive. Tourner mécaniquement après l'entrée à droite, puis à droite encore pour rejoindre le quartier des femmes. Il y avait peut-être eu une douce sensation carcérale dans le choix de cet itinéraire. La détenue qui rejoint sa cabine. Qui se met à nu comme on enfile l'uniforme. Qui place son linge aux confins de sa cellule. Qui vient purger sa peine.

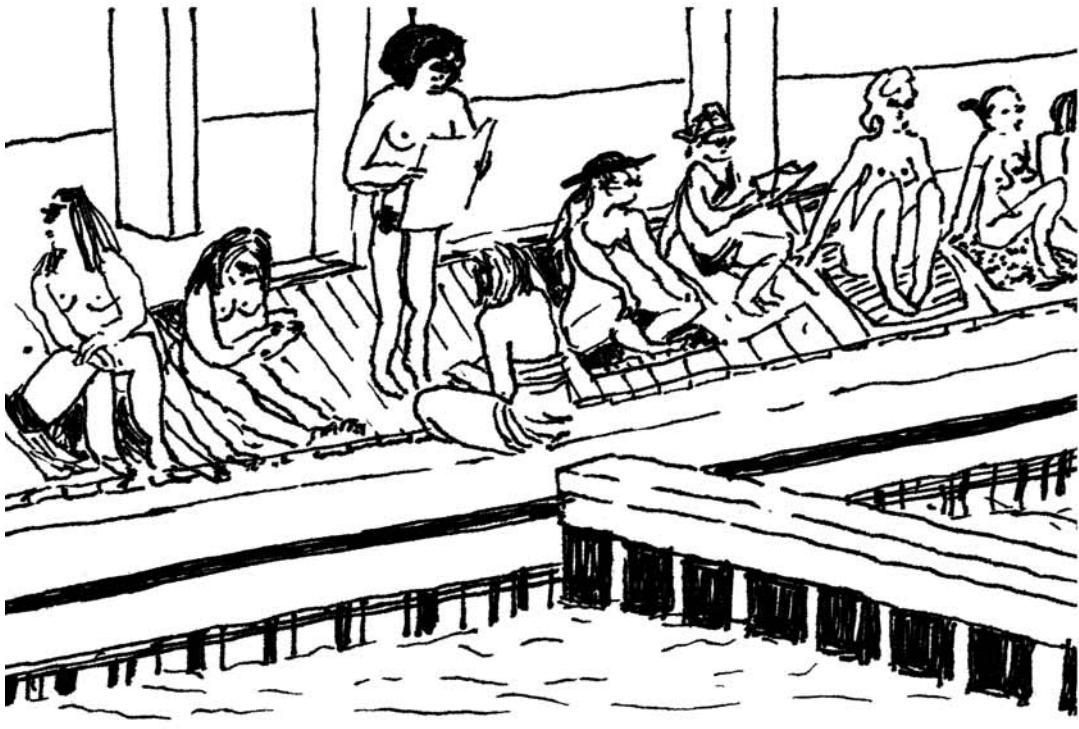
Oh quelle peine, nounou, oh ma nounou…
Oh mon Dieu, toi, et moi, Dieu nous noua.
Dieu a-t-il de la peine de me voir tellement seule sans toi ?

Jane avait le sens du détail. Le genre de détail inutile qui m'était soudain indispensable. Elle me rendit Gill en couleur : elle portait une robe crème un peu ample, quadrillée de fines lignes grises, des Converse beiges « un peu foutues », aucun bijou. Elle se rappelait aussi la couleur du ciel, « laiteux et hésitant ». Elle l'avait vue grimper sur le plongeoir et s'asseoir sur l'extrême bord pour y laisser pendre ses jambes maigres et pâles. « Quand elle a croisé mon regard, son corps s'est recroquevillé comme un mille-pattes déterré brusquement », intervint Leila. Aux Bains des Pâquis, le « réflexe du myriapode » c'était courant au dire de Jane, « la proximité ne supprimait en rien la distance ». Et puis Leila s'approcha du vide et précisa : « Je lui ai dit, en plaisantant, qu'ici personne ne la fouillerait, qu'elle pouvait trouver refuge dans notre pigeonnier aussi longtemps qu'elle le voudrait ». Je crois que c'est alors que j'ai dû crier. Un cri du ventre. Un râle : « Il fallait la fouiller ! Vous auriez dû la fouiller. Vous entendez ? La passer à tabac, la dépouiller, il fallait la fouiller, bon Dieu ! »

Juste au-dessous de nous, une foulque postait son indignation alors que des dizaines de visages me regardaient en silence. Je venais de faire un trou dans cet immense tapis de corps de femmes. Une maille venait de filer dans cette gigantesque trame de jambes irrégulières, de nuques vissées, de poignets saillants. J'observais ces hanches qui imitaient les vagues, ces bassins en quête de position confortable. Ces corps luisants, veinés, tendus, flétris, exhibés, musclés, avachis. Ces corps en vie. Souples. Solides. C'était un vaste trampoline, parfaitement résistant à la folie d'une pauvre trapéziste de 21 ans.

« Toutes ces femmes, cet immense filet de chairs, ces bras crochetés ensemble, tendus vers le ciel ? Pourquoi n'ont-elles rien pu faire pour elle ? Et moi ? » Leila se taisait. Elle avait envie de pleurer. Plus bas, les conversations avaient repris. Alors Jane se lança : « Vous savez, Madame, avant de se jeter du haut du plongeoir, la fille a chanté. Et elle avait une très jolie voix ». Gill avait donc chanté. Le docteur Krist prétendait que les dépressifs ne chantaient plus. Mais elle, Gill, avait chanté. Alors je me suis accrochée à ça.

Oh ma doudou, ma douce maman, oh ma nounou, ma terre, le lac est aussi vaste que la mer. Viens mon enfant, rejoins-moi. Dieu nous noua, si tu te noies, c'est dans mes bras. Le lac, mon bébé, le lac est ton doux lit d'été.



DESSINS FLORANCE PLOJOUX

Gilliard
ROBERT GILLIARD
NOUVEAU DEPUIS 1885

A DECOUVRIR AUX BAINS DES PÂQUIS : LA GAMME CHANTEPLEUR

A DECOUVRIR A SION : LE CLOS DE COCHETTA

Accroché au ciel, inaccessible et pourtant si ouvert, le Clos de Cochetta surplombe la ville de Sion. Un domaine exclusif qui peut accueillir repas et dégustation jusqu'à 60 personnes.

SHOP ONLINE : WWW.GILLIARD.CH

Robert Gilliard | Rue de Loèche 70 | Sion | 027 329 89 29 | Dégustation du lundi au vendredi

«Je suis Vaudoise.»

Anouk Piola, Genève

Agence générale de Genève
Jean-Michel Pfenninger, Agent général
Boulevard du Théâtre 9, 1211 Genève 11
T 022 317 72 72
vaudoise.ch

Là où vous êtes. vaudoise

N. BRIGHENTI S.A.
assainissement

Dépannage 24heures /24 - 7jours/7

VIDANGE HYDRAULIQUE · NETTOYAGE HAUTE-PRESSION · CANALISATIONS
COLLECTEURS · COLONNES DE CHUTE · POMPAGE DE FOSSES
CAMÉRA VIDÉO · MAÇONNERIE · STATIONS DE POMPAGE

Route de l'Etraz 172 · 1290 Versoix · 022 779 02 02
brighenti@brighenti.ch · www.brighenti.ch

DANS SES RÊVES,
SON PAPA NE DEVAIT
PAS DISPARAÎTRE.

orphelin.ch

UNE COUVERTURE
DÉCÈS - INVALIDITÉ
DÈS 4 CHF/MOIS

1872
FSMO
FONDATION SANS BUT LUCRATIF

Offrez un abonnement !

8 numéros (2 ans) pour 45.–

En vente en kiosque

www.lacouleurdesjours.ch

Entendue l'eau qui sèche

Oui j'ai tant aimé me tenir enfant debout à la rivière mains ouvertes – & citronnées de joie, clignées confiant d'amour les paupières – derrière le ruban vibrant de la chute réunie des sources et entendre puissante & magnanime la tombée délicate à cent mille fourmis ressoudées de chaque goutte d'eau. Rideau d'eau, nappe moirée, souple fronton du monde aux chatoiements solaires. Et qui tombe et qui s'écoule en si sensible transparence. J'en ai les preuves jaillissantes à mon cœur aujourd'hui battant encore.

JEAN FIRMANN

C'était aux larges chutes d'un torrent nommé la Trême et qui descendait d'un vaste pâturage en entonnoir tout herbu d'herbes là-haut, à fleurs intenses et souples, à têtes vives sous la langue rêche du vent têtu rasant le sol ; pâturage très raide de pente (profil impeccable & cri cinglant de l'aigle) et délicieusement nommé sur les cartes au 25 millième de l'état-major, depuis toute mémoire les Enfers.

Il faut d'abord l'eau qu'elle chante dans la bouche jusqu'au tympan retentissant en l'escargot juteux, en la spirale sans fin, en la caverne spongieuse des oreilles. Jusqu'à l'enclume tout au long de l'Eustache, cet éléphant que nous avons chacun, profond tunnel jusqu'au fond des oreilles & qui en sa mémoire à pattes larges n'a jamais trompé de sa trompe annelée – peau de souris, légers poils gris – personne.

Il faut l'eau qu'elle désaltère, qu'elle rafraîchisse l'immense assoiffée des ânes humains que nous sommes. Et dont les hi-hans montés du grand gosier sont de vertigineux, d'incroyables sincères cris d'amour. Tu me traverses sans même me toucher comme l'oursin, je t'aime. Et le fleuve immense distend nos rives, épouse & ravage, érode jusqu'au granit nos falaises vers le delta des grands limons à l'océan qui s'abandonne.

Mais les pompes voraces d'or que tous les humains vivants qui sont des peuples laissent faire, font qu'à vitesse toujours plus vive l'on tue tout, l'on tout tue. Le chant de l'eau & ses poissons massacrés dans le pillage des mers ; la furie des avions déchirant le ciel à vingt-neuf francs nonante l'Europe entière ! Comment voulez-vous, comment entendez-vous désormais que l'eau chante ? Dauphin mammifère véritable jusqu'au lait par le ventre, sous l'eau n'entend plus que l'obscène hurlée circulaire des hélices des tankers de continent en continent transportant sur leur dos peint d'un rouge vulgaire & vif la mort à consommer en assemblées mathématiques de containers. Et le déchirement turquoise des cent mille bulles, là-haut vers le grand nord, là-bas au pôle sud, dans l'écroulement vociférant par tranches entières des banquises. Grand syphon suicidaire.

Hier, en plein 2015, il a fait violemment bleu tout l'été, bleu fixe & verre pilé jusqu'à la poudre par le ciel rasé comme sous les bras d'un œuf. La peau des blés rouée vive et que des machines immenses, dans la poussière ensachent en luisants paquets blancs.

Dès lors vite intensément je supplie. Quand donc oserez-vous découdre vos paupières et déciller vos yeux d'autruches ? Quand bercerez-vous enfin au cœur *comme une mère* le monde beau et la lune de nuit au ciel entier, pâle & ronde qui monte ; et le soleil citron des grands matins hors l'horizon tendu d'un coup bondissant. Quand donc moutons tondus, quand donc veaux dociles & mous, refuserez-vous d'embarquer à la moindre lubie niaise dans des avions qui sans cesse enfoncent et de plus en plus profondément leurs deux pouces profiteurs jusqu'aux orbites dans les yeux bleus, si francs, si fous, si délicats du ciel ?

Quand irez-vous enfin pieds nus par la caresse intime et l'osée rosée vive des luzernes ? Quand mettrez-vous main douce, paume tendre et souple rondeur des doigts, des dix doigts à chacun trois phalanges séparément qui bougent, à la brutalité en rafales imbéciles des fers, à l'explosion calculée toujours plus massacrante qu'en la toute petite guerre déjà si monstrueuse de Hitler, l'inouïe guerre d'aujourd'hui des confettis incendiés de plutonium & de titane craquant leurs arrachantes allumettes aux grands déchirements d'un coup tout en plein jour ?

Quand congédierez-vous enfin la brutalité, la mort aux parcs où yeux ébahis broute à deux genoux de ménisques tendres la lèvre murmurée neuve & souriante profonde des enfants et *cette goutte de salive gourmande* qui va sauver le monde sinon immense d'un coup qui prendra feu ? D'un feu-typhon comme une bombe par vents de 372 kilomètres à l'heure. Au ras du cœur et de tous les toits de toutes les maisons. Et cette fois sans moindre crier gare.

Nagapo tagano naplupo labalen napoplu latigro, nipopatom sorineros lènelaba naplufine, oulaju lèdouguine lolapartu lefou lapru lorlatoutou foupartutou par l'omouillu ki scio montèra ocou tiembo.

J'en tremble.

OSCAR ET SAMUEL BAILLIF

Avec Samuel, mon fils, nous réalisons souvent des dessins à quatre mains. On est allé à la plage vivre l'été. Juste avant sa première rentrée au Cycle d'orientation, Samuel a fait ce dessin. Cette fois, je l'ai simplement accompagné avec quelques vagues et pour la couleur.
En lui proposant cet « événement graphique », j'ai eu envie de marquer ce moment où l'enfant passe un cap et ses dessins aussi. **Oscar Baillif**

Aux bains des Inuits

Notre bateau effectue une courbe élégante autour d'un iceberg et vient s'amarrer à la petite jetée de l'île inhabitée d'Unartoq. La plage de sable blanc et le soleil ont beau composer un tableau balnéaire, la température de l'air et les icebergs qui fondent tranquillement dans le fjord nous le rappellent : nous sommes au Groenland et la température de ce mois d'août flirte avec les 10 degrés à peine. Quant à l'eau du fjord, elle avoisine les 4 à 5 degrés, baignade fortement déconseillée ! Quelques petits bateaux sont amarrés là, car en ce beau dimanche des habitants d'Alluitsup Paa, le village le plus proche, et quelques touristes viennent chercher ce qui est rare ici : un peu de chaleur.

ALAIN CHABLOZ

Il semble que les Vikings, colonisateurs européens du Groenland en l'an 984 connaissaient ces sources d'eau chaude qui leur rappelaient leur île d'origine, l'Islande. Ils avaient construit avec de grosses pierres des vasques que l'eau chaude remplissait, créant un spa médiéval fréquenté, dit la légende, par les moines bénédictins d'une île voisine qui venaient y traiter et soulager nombre de maladies. Plus tard, les Inuits de la culture de Thulé remplacèrent les Vikings disparus du Groenland au XIV[e] siècle et utilisèrent les lieux. Malgré les eaux thermales qu'elle offre, Unartoq n'a jamais été habitée en permanence à cause peut-être des légendes qui prétendent que les sources sont hantées par des fantômes cachés dans les brumes qui la recouvrent fréquemment.

Un petit galop vers l'unique installation des bains, une modeste cabane pour se déshabiller, et nous rejoignons dans une eau à 37-38° les familles groenlandaises ravies. Une joyeuse animation règne dans le bassin, peu profond, qui permet à tous de barboter sans crainte. En effet, peu de Groenlandais savent nager, technique totalement inutile ici au Groenland. Le nez au frais et le corps au chaud, je m'intéresse à mes compagnons de bains inuits et l'intérêt est réciproque. Ils m'indiquent les meilleurs endroits, là où l'eau est la plus chaude, là où le sable du fond minéralisé permet de se tartiner la peau d'une pâte douce et bienfaisante.

Des regards complices, des rires. Je me rends compte que voilà bien le premier lieu au Groenland où nous avons une telle intimité avec les locaux. Les bains, un lieu de rencontre pour des êtres humains si rares dans cette nature immense.

Au loin, dans le fjord, les icebergs défilent, indifférents à ces eaux mortelles pour eux. Aux alentours, les parterres de fleurs jaunes, les herbes folles vertes et rousses, les mousses, le bleu profond du fjord et les icebergs blancs et bleus composent un paysage unique. Oui le Groenland est bien le « Pays vert »... durant le court été arctique de fin juin à la mi-août.

Hélas, il faut se remettre en route car nous avons encore une longue navigation jusqu'à Qaqortoq, la « capitale » du Sud-Groenland. Et c'est bien là le moment le plus délicat. A peine sortis du bassin, un air glacial nous saisit. Le Groenland est un pays de contrastes et le chemin jusqu'au bateau sera accompli en un temps record.

Le pilote, un Islandais (le *coming back* des Vikings au Groenland ?) avait anticipé ; un café bien chaud nous attend, avec les « Digestive », ces biscuits que l'on trouve partout dans les régions nordiques.

A peine l'ancre levée et le bateau en route dans le fjord, une baleine surgit devant l'étrave et nous accompagne brièvement. Et peu avant l'arrivée à Qaqortoq, nous naviguons à travers un champ de glace produit par l'explosion d'un grand iceberg. Nous avons vécu une journée chaud-froid inoubliable !

Comment y aller – L'île inhabitée d'Unartoq (qui signifie chaud ou chaleur dans la langue des Inuits) se trouve au Groenland du Sud, entre les petites villes de Qaqortoq et de Nanortalik, à quelques kilomètres du village d'Alluitsup Paa. En saison, des excursions sont organisées depuis ces deux premières localités. Il n'y a pas de ligne de bateau dans cette partie du Groenland et la seule façon de s'arrêter aux sources thermales est d'affréter un bateau, ce qui est possible pour un petit groupe qui en partage le coût. L'aéroport d'entrée est Narsarsuaq. De là, des hélicoptères relient Narsaq, Qaqortoq, Alluitsup Paa et Nanortalik. Le voyagiste genevois APN y organise des séjours individuels ou en petit groupe. La région est un paradis pour la randonnée. Des fermes d'élevage de moutons et de nombreux villages offrent des possibilités de logement.

- AUX BAINS -
LA MEILLEURE FONDUE
DE GENÈVE

★

FROMAGERIE
MULLER

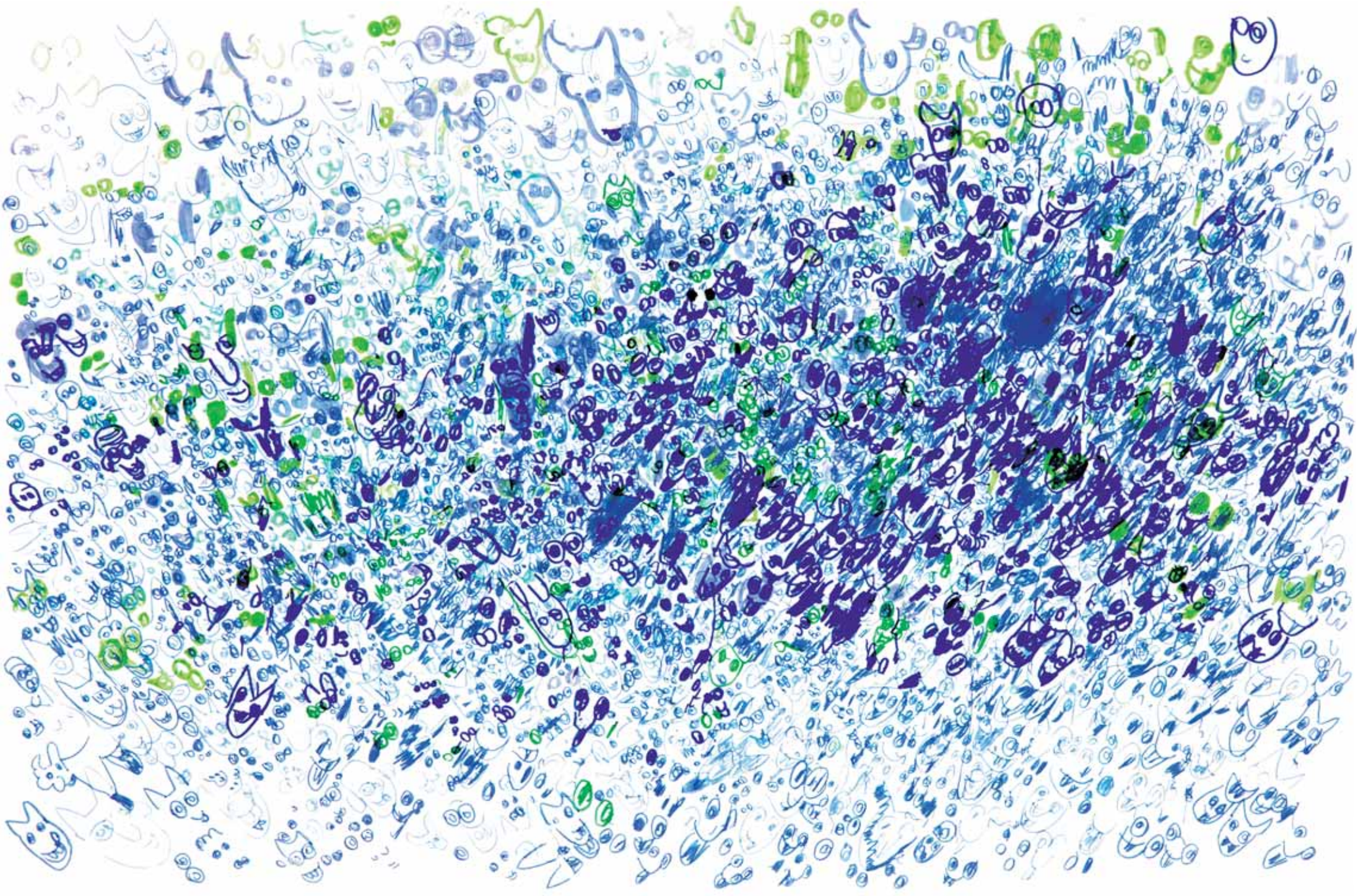
plus de 200 fromages à choix

Mélange de fondue maison
Raclette
Gruyère d'alpage
Spécialités chèvres et brebis
Divers bleus
Crème double de la Gruyère
Meringues de Fribourg
Bricelets fribourgeois

Halle de Rive
Boulevard Helvétique 29 - 1207 Genève

079 433 34 39 - 079 750 86 88
022 735 21 40
fromageriemuller@bluewin.ch

FELDSCHLÖSSCHEN



Muriel Grand, *Sans titre*, 2013

La rivière et Muriel

Muriel a une dizaine d'années. C'est l'été, les fortes chaleurs. Nous recherchons la fraîcheur au bord d'une rivière. Muriel est assise sur un lit de galets. Elle choisit une pierre et la jette dans l'eau. Puis, sans attendre, elle regarde autour d'elle et porte son choix sur une autre pierre. Et la lance à nouveau dans la rivière mais à un autre endroit. Pendant des heures elle va répéter son jeu. Toujours la même action, jamais le même geste. Portée par le silence de la forêt, le murmure de la rivière.

Je l'observe, placé derrière elle ou de côté, puis je traverse la rivière pour voir Muriel de face. Indifférente à mes déplacements, inlassable, elle continue. Je regarde son visage: Muriel me semble absorbée dans une profonde contemplation, une plongée hypnotique. Qui l'entraîne où? En elle ou dans la rivière?

On connaît les stéréotypies autistiques. Reste à comprendre leurs significations, reste à imaginer ce qui se joue là pour Muriel. Clairement cela dépasse la simple répétition. Pourquoi choisit-elle avec soin chaque caillou et l'endroit où elle le jette dans l'eau? Est-ce interrogation fascinée du monde? Immersion dans les sensations corporelles (vision du liquide, toucher du solide, écoute du chant de la rivière, du son du caillou frappant la surface de l'eau)? Plaisir du jeu et plaisir d'exister?

Peut-être que ses dessins sont aussi une plongée dans une rivière intérieure. Où le temps et l'espace coulent, réalité toujours identique et toujours autre.

Peut-être que Muriel est la rivière.

Cela restera son secret.

Philippe Grand

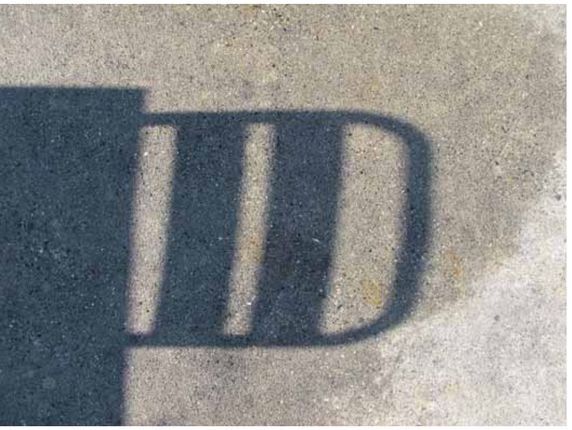
Muriel Grand est née en 1984. Dès les premiers mois apparaissent les signes d'un autisme associé à un retard cognitif. Elle commence à dessiner vers l'âge de 4 ans et élabore peu à peu un langage graphique d'une grande beauté, exprimant ainsi son monde intérieur. Aujourd'hui c'est plus de 2000 dessins qui ont été conservés. Une sélection en a été présentée dans des expositions personnelles ou collectives et dans un livre. Elle travaille actuellement à l'atelier Au Coin de la Rue à Versoix et participe à l'atelier artistique de l'Essarde (Fondation Ensemble). Malgré de constants progrès, Muriel n'est pas encore totalement autonome et ses capacités d'expression verbale restent limitées par la stéréotypie.

www.murielgrand.ch

Dessins – Muriel Grand. Fenêtre sur l'autisme

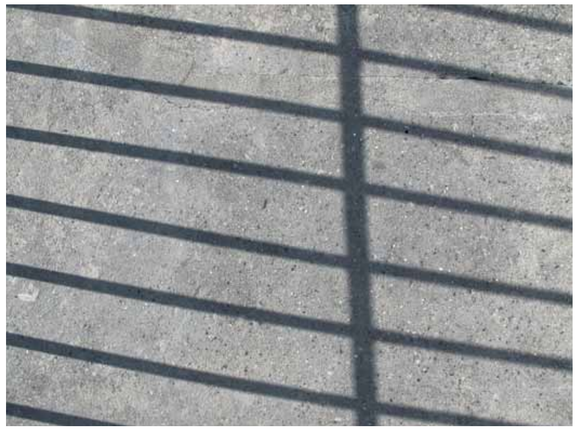
L'ouvrage de 128 pages, au format 17 x 24 cm, propose un choix de 60 dessins retraçant le parcours artistique de Muriel sur trois décennies, ainsi que des textes et des photographies. A commander chez les éditeurs: phil.grand@bluewin.ch

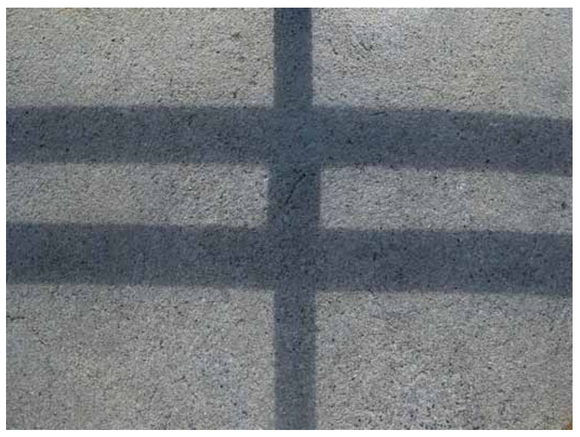
Muriel Grand, *Orques*, 1995



On dirait qu'elles n'ont pas de propriétaire. Rien à quoi les rattacher. C'est sans doute que, là où nous les voudrions esclaves, les ombres partagent, avec les nuages ou les vols d'étourneaux, la liberté de changer de forme à chaque instant.

PHOTOGRAPHIES
PHILIPPE CONSTANTIN





La Société de sauvetage rajeunit

Elle fait partie depuis toujours du paysage des Bains. C'est d'ailleurs elle que l'on voit en premier en passant le pont du Goléron. Ses trois bateaux sont arrimés le long du mur d'enceinte et le panneau qui surmonte cette fière flottille annonce d'entrée la couleur : *Sauvetage de Genève*. Nous y voilà : la vénérable section de la cité a sa base et ses arrières sur la station balnéaire.

FRANÇOISE NYDEGGER

L'île des Pâquis abrite ainsi deux associations qui ont quelques points communs. Toutes deux se plaisent sur l'eau et leur fonctionnement repose sur le bénévolat de ses membres. Mais ces entités ne se mélangent guère. Depuis de nombreuses années, chacune vaque à ses affaires sans marcher sur les pieds de l'autre : l'Association d'usagers des Bains des Pâquis d'un côté (AUBP), la Société de sauvetage (membre de la Société internationale de sauvetage du Léman, SISL) de l'autre. Il y a une distance polie entre elles. Une certaine réserve, due sans doute à leur différence de caractère. Le Sauvetage est longtemps resté un bastion de pompiers, professionnels ou volontaires, avec un fort esprit de corps ; les Bains sont plutôt orientés vers les loisirs, le bien-être et la culture.

Avec l'arrivée, l'an dernier, d'un nouveau président à la tête du Sauvetage de Genève, les contacts se font plus soutenus entre les occupants des lieux. Il n'est pas rare de croiser Denis Braun à la Rotonde, en train d'échanger des informations avec les gardiens. L'homme assiste d'ailleurs une fois par mois aux séances du comité de l'AUBP pour représenter les intérêts de sa société.

Du côté des Bains, on peut voir le numéro de téléphone du Sauvetage figurer en bonne place dans la liste des appels d'urgence, à côté de ceux de la police du lac et de la police tout court. Et tous les employés rêvent secrètement d'aller faire un tour sur la vedette des sauveteurs… Les relations sont donc au beau fixe et ces deux entités collaborent désormais en bonne intelligence. Il était temps.

Mais qui sont au juste ces voisins relativement discrets et à quoi servent-ils ? A sauver, bien sûr ! A aider les personnes en détresse dans le secteur placé sous leur surveillance qui va du pont du Mont-Blanc aux limites des autres sections du Sauvetage : La Belotte et Bellevue. Si la police et les pompiers sont bien les seuls responsables de la sécurité sur le lac, le Sauvetage intervient en renfort. Car contrairement aux autres corps d'intervention, formés de professionnels, les sauveteurs sont tous des bénévoles et ne peuvent donc être sur le pont à longueur de temps. Ce qui ne les empêche pas d'être de piquet tous les week-ends, de mai à fin septembre.

« Nous avons chacun des compétences différentes mais complémentaires » précise Denis Braun. « Nos missions sont d'intervenir lorsque la météo se gâte, lors de feux de bateaux, d'embarcations qui se retournent, qui ont des pannes de moteur ou qui coulent. Nous agissons quand des personnes sont en difficulté dans l'eau, les nageurs bien sûr, mais aussi celles qui utilisent les pédalos et les paddle. Nous surveillons également des manifestations, comme le Triathlon européen ou le Bol d'Or. »

Tout ceci implique une bonne organisation, du matériel en ordre et une solide formation. Et ça fonctionne depuis plus de cent ans : la société du Sauvetage de Genève a été fondée en 1885 ! C'est dire si elle est rodée. Elle fait partie d'une grande famille, la SISL, qui regroupe les 34 sociétés de sauvetage françaises et suisses du lac Léman. Pour le seul canton de Genève, on n'en compte pas moins de cinq : Hermance, La Belotte-Bellerive, Bellevue-Genthod, Versoix et Genève.

Toutes sont indépendantes les unes des autres : elles n'ont pas les mêmes tenues, bateaux ou budget. Mais toutes sont animées par les mêmes envies. Celles de rendre service, de porter secours et de naviguer. Le plaisir aussi d'être en groupe. D'ailleurs, comment devient-on sauveteur ? « Personnellement, j'ai une passion depuis toujours pour le lac » confesse Denis Braun, qui est banquier à la ville et tient le gouvernail du Sauvetage tous les week-ends. « Je navigue depuis mes trois ans et j'adore ça. A l'adolescence, des copains m'ont entraîné chez les pompiers volontaires, l'expérience m'a plu. J'ai une formation de samaritain. Le sauvetage m'offre la possibilité de tout faire à la fois, ce qui est stimulant ! »

Le jeune président entend dynamiser le fonctionnement de la société et rajeunir ses rangs. Sur les 110 membres actuels, 24 sont des sauveteurs certifiés. En clair, ils suivent chaque année vingt heures de formation continue et doivent passer six jours par année au minimum de permanence. Cette formation leur est désormais offerte, tout comme les tenues complètes d'intervention. Des bons-repas pour la buvette des Bains leur sont remis. « C'est le minimum que l'on peut offrir à ceux qui viennent assurer les gardes. Nous sommes des bénévoles, mais tout de même ! »

Neuf femmes font actuellement partie du Sauvetage de Genève et des jeunes âgés de 12 à 16 ans se préparent à assurer la relève. Ils viennent une fois par mois se former dans les locaux ou les bateaux de la société et sont presque de toutes les sorties sur le lac. Depuis cette année également, un groupe de six sauveteurs s'entraîne en combinaison complète pour les secours en eau froide.

En 2015, l'équipe est au complet. Il reste toujours possible de venir faire un stage ou de patienter en tant que mousse (apprenti sauveteur), le temps qu'une place se libère. Mais il y a toujours de la place pour les membres sympathisants désireux de les soutenir ou pour les donateurs. Si des lecteurs se sentent concernés, Denis Braun les accueille à bras ouverts !

www.sisl.ch/geneve

Denis Braun, président du Sauvetage de Genève, a une passion depuis toujours pour le lac. Photographies Fausto Pluchinotta

Les magistrats parlent des Bains

Un espace de mixité sociale

N'ayant pas grandi en ville de Genève, je n'ai pas de lien affectif de jeunesse avec les Bains des Pâquis. Et je dois avouer que je ne connaissais ce lieu que de renom. Il m'a fallu cette opportunité offerte par le *Journal des Bains* pour découvrir, de l'intérieur, cet endroit « mythique » et d'y respirer son air populaire où chacun peut se sentir à son aise. C'est ce que j'ai tout de suite ressenti en y pénétrant.

MAURO POGGIA*

L'atmosphère, à la fois bon enfant, paisible et festive, vibre de ses ambiances multiples. Le cadre associé à l'activité culturelle – je pense notamment aux Aubes musicales de l'été – révèle toute la magie du décor naturel.

Avec mon regard novice, je suis tout de suite épris de cet endroit offrant une vue magnifique sur la rade, la chaîne des Alpes et la ville. Un lieu grandiose ouvert à tous : aux jeunes comme aux plus âgés, aux familles et aux groupes d'amis comme aux solitaires, aux personnes modestes comme aux plus fortunées. Ce mélange des genres et la convivialité qui en ressort m'ont aussitôt séduit. Je comprends mieux pourquoi les Genevois se sont mobilisés pour sauver les Bains des Pâquis de la destruction en 1988. Il était alors important que les Bains conservent leur identité et je constate aujourd'hui que cette sauvegarde est une véritable plus-value pour les Genevois.

Il existe peu d'endroits dans notre canton où la mixité des générations et des origines sociales est possible avec autant de simplicité et d'évidence. Cela me réjouit car, dans le cadre de mon mandat de conseiller d'Etat, tout mon travail vise à lutter contre les discriminations et l'exclusion, que ce soit en matière d'emploi, de santé ou de conditions sociales. La ville doit être un lieu de cohabitation et ne doit pas être le privilège de certains seulement. Pour ceux qui n'ont pas la chance de pouvoir partir en vacances l'été, les Bains des Pâquis offrent un air de villégiature à peu de frais. J'aime l'idée que les habitants, quel que soit leur pouvoir d'achat, puissent s'approprier leur ville et son plan d'eau, et en profiter. En cela, les Bains des Pâquis représentent un modèle du genre.

En m'imprégnant des lieux, j'ai découvert et apprécié l'âme des Bains qui se dégage à la fois de son architecture de 1932 mais aussi des valeurs qui y sont prégnantes, notamment celles de la tolérance et du respect, puis de l'importance de la notion du lien social et de l'engagement autour de l'activité physique et de la santé. En tant que ministre chargé du social et de la santé, ces composantes ne pouvaient m'échapper.

Je suis très heureux d'avoir pu découvrir les Bains des Pâquis qui, à de nombreux égards, me font penser à l'esprit que l'on retrouve dans de nombreux espaces alternatifs de Berlin. Des lieux qui se transforment au gré des saisons pour offrir des espaces de vie conviviaux à ses habitants tout au long de l'année. Je félicite les membres de l'Association d'usagers des Bains des Pâquis (AUBP) qui s'investissent pour faire vivre ce lieu unique à Genève en lui offrant un souffle, sans cesse renouvelé, de bien-être, de convivialité et de liberté.

*Conseiller d'Etat chargé du Département de l'emploi, des affaires sociales et de la santé.

Photographie Fausto Pluchinotta

Le gigot de sirène du Léman en gelée verte

JÉRÔME ESTÈBE

Il y avait naguère des sirènes dans le lac Léman. Parfaitement. Voilà qui devait considérablement égayer les traversées de la rade en mouette. Je vous sens dubitatifs et je vous comprends. C'est pourtant là une réalité intangible, étayée par un document conservé aux Archives d'Etat. Il s'agit d'un recueil de recettes domestiques, *La Cuisine de Piogre*, rédigé par un certain Octave Bardin et édité à compte d'auteur en 1897. On ne sait combien d'exemplaires du livre furent imprimés. Probablement fort peu. Il ne fut, en outre, jamais réédité. Et bien vite oublié. Il faut dire que l'indigence des plats mitonnés par Bardin n'a d'égale que la médiocrité de son style. N'est pas Brillat-Savarin qui veut. L'auteur, qui était cuisinier du dimanche et employé de la Caisse hypothécaire le reste de la semaine, décrit des marmites mornes d'une plume pompeuse.

Or donc, se cache, page 76, une recette de « gigot de sirène du lac en gelée verte », qui atteste de l'existence, et de la pêche, desdites créatures dans notre grande flaque au crépuscule du XIX^e^ siècle. Une âme aussi raide que Bardin n'aurait évidemment pas pu imaginer la chose.

La recette s'ouvre sur un avant-propos moral assez rudimentaire. « La sirène étant une créature à demi-femme et à demi-poisson, il ne faut à aucun prix la consommer tout entière sous peine de commettre le crime d'anthropophagie, qui figure parmi les délits les plus graves », écrit Octave. « Seule la moitié de la bête devra donc être préparée, ce qui suffit tant cette chair est dure, sèche et de difficile digestion. » Quelle moitié ? se demande-t-on légitimement. La gauche ? La droite ? Le bas ? Le haut ? L'auteur, sommaire en tout, ne le précise guère. Il ne précise d'ailleurs pas grand-chose dans la recette qui suit, qui laisse une marge d'appréciation considérable à ses lecteurs désireux de la réaliser.

Top Slurp

« Capturez une sirène, point trop grosse, ni trop menue, de préférence dans les eaux du Petit Lac. Si elle chante, ne l'écoutez pas. Otez l'un des gigots et faites-le dégorger comme cela se fait pour d'autres animaux du Léman, puis rôtir. Préparez une sauce et ajoutez à votre sauce une cuillerée à dégraisser de gelée verte, posez le plat sur la glace ou sur l'eau sortant du puits, remuez bien cette sauce jusqu'à ce qu'elle prenne ; une fois à son degré trempez-y la pièce de sirène, dressez-la sur votre plat de service, couvrez-la du reste de la sauce, garnissez de croûtons passés dans du beurre, décorez-la tout autour avec de la gelée verte taillée à facettes et des écailles argentées. »

Quelqu'un a compris quelque chose ? Ben non, voyons. Avec une prose culinaire à ce point floue et affligeante, on ne s'étonne pas que les sirènes ont quitté les flots lémaniques.

Sébastien Hervouet, *Don Juan et la Petite Sirène*, éditions Luis Casinada, 2012.
http://hervouet-gravure.jimdo.com

Le Ministère des Affaires de la Terre

Les Bains accueillent cet automne le 3e volet de la manifestation artistique transfrontalière « Naturellement ! Art, nature et singularités ». A cette occasion, l'artiste Viviane Rabaud crée une œuvre éphémère en collaboration avec des personnes en situation de handicap.

Réunis sous l'égide du Comité régional franco-genevois (CRFG), des représentants des milieux culturels, des associations du handicap et des collectivités publiques mènent depuis plusieurs années des réflexions en vue de faciliter l'accès à la culture et aux lieux culturels à tous les publics, parmi lesquels les personnes handicapées. C'est dans cette démarche culturelle intégrative que s'inscrit ce projet artistique qui mobilise, de part et d'autre de la frontière, plusieurs collectivités publiques, dont la Ville de Genève, ainsi que des institutions médico-sociales et des structures d'accueil, comme la Fondation Cap Loisirs*.

Le projet « Naturellement ! » consiste à accueillir un ou plusieurs artistes en résidence sur chacun des trois territoires de l'Ain, de la Haute-Savoie et de Genève. Choisis sur la base d'un appel à projet, les artistes œuvrent dans le champ culturel « art et nature ». Ils empruntent à la nature ses matériaux et son cadre pour questionner le lien que l'homme entretient avec son milieu. Les artistes travaillent en institution durant une semaine au moins pour faire participer les personnes en situation de handicap au processus de création.

Reposant sur des valeurs de solidarité, d'équité et de respect des différences, « Naturellement ! » est une manifestation d'art contemporain qui vise le décloisonnement, l'échange et la rencontre.

Préambule de la Charte de la Terre

« Nous nous trouvons à un moment déterminant de l'histoire de la Terre, le moment où l'humanité doit décider de son avenir. Dans un monde de plus en plus interdépendant et fragile, le futur est à la fois très inquiétant et très prometteur. Pour évoluer, nous devons reconnaître qu'au milieu d'une grande diversité de cultures et de formes de vie nous formons une seule humanité et une seule communauté sur Terre partageant une destinée commune. Nous devons unir nos efforts pour donner naissance à une société mondiale durable, fondée sur le respect de la nature, les droits universels de l'être humain, la justice économique et une culture de la paix. Dans ce but, il est impératif que nous, habitants de la Terre, déclarions notre responsabilité les uns envers les autres, envers la communauté de la vie ainsi qu'envers les générations futures. »

Installé sur la jetée des Pâquis depuis le 31 octobre, le « Ministère des Affaires de la Terre » reste en place tout l'automne.

Ouvert tous les jours de 8 h à 21 h 30.

www.vivianerabaud.com

Organisée pour la première fois en 2013, la manifestation avait notamment conduit l'artiste belge Bob Verschueren à réaliser une œuvre encore visible aujourd'hui aux Conservatoire et Jardin botaniques de Genève. Au vu de cette réussite, le CRFG a projeté une deuxième édition pour 2015.

Au printemps, les partenaires ont échangé de la terre prélevée sur les différents territoires, valeur emblématique du projet et métaphore destinée à rapprocher espaces, participants et publics. Les premières rencontres artistiques ont déjà eu lieu dans l'Ain en avril. Elles se sont poursuivies en septembre en Haute-Savoie, puis à Genève fin octobre. C'est aux Bains des Pâquis que l'artiste bretonne Viviane Rabaud, assistée de Tugdual de Bonviller, a installé une serre en polycarbonate transparent abritant son Ministère des Affaires de la Terre.

« Rencontrer, lier, (r)assembler, mailler sont des gestes et attitudes que je mets en marche dans le but de donner forme à ce qui relève du relationnel, de notre rapport au monde et aux autres », explique l'artiste. Pas étonnant donc que sa matière et sa métaphore privilégiée soit le fil. Invitée en résidence par la Fondation Cap Loisirs et l'Association d'usagers des Bains des Pâquis, Viviane Rabaud a proposé des *Rencontres tricotinées*. « On s'assoit et on prend le temps, celui d'un tricotinage, de discuter. L'échange est enregistré. Au fur et à mesure des rencontres, la boule de laine grossit. Cette boule, sur laquelle chacun ajoute son tricotin, symbolise la Terre. »

Le résultat des tricotinages est disposé dans la serre, avec les photographies immortalisant les rencontres et des étiquettes annotées de phrases et de mots extraits des entretiens. L'installation a pour intention de rendre publique la parole d'habitants et de relier ces témoignages à une réflexion mondiale.

Anne-Marie Nicole

***La Fondation Cap Loisirs** accueille et accompagne, durant leur temps libre, des personnes avec une déficience mentale (enfants, adolescents et adultes) dans différents types d'activités artistiques, culturelles, sportives et récréatives, ainsi que dans des séjours et des projets qu'elle organise tout au long de l'année. La fondation a aménagé dans ses murs l'espace34, un lieu d'accueil, de rencontre, d'expression et de formation pour les personnes handicapées. Elle y propose également des événements (spectacles, concerts), divers ateliers (arts vivants et arts plastiques) et des expositions d'art singulier ouvertes au public. Depuis sa création en 1980, la Fondation Cap Loisirs défend toujours avec la même conviction les valeurs de reconnaissance, de valorisation et d'intégration des personnes en situation de handicap mental.
www.caploisirs.ch
www.lespace34.ch

SAUVETAGE DE GENEVE

Le Sauvetage de Genève est l'une des 34 sociétés de sauvetage franco-suisse formées de bénévoles, regroupées sous le nom de Société Internationale de Sauvetage du Léman (SISL).

Nos bateaux sont amarrés à l'entrée des Bains des Pâquis.

Vous avez certainement déjà croisé l'un de nos 24 sauveteurs. Ils assurent les permanences les week-ends de mai à septembre et sont joignables toute l'année. La prévention fait partie de notre activité.

SauvetageGeneve

Envie de nous soutenir ?	Sympa
Membre passif	CHF 50.00 / année
Ou un don	CCP 12-5442-5
Informations	www.sisl.ch/geneve

Vous y trouverez notre calendrier 2016.

Photographie de Mohamed Bahr

Petit journal du sonorisateur des Aubes musicales

Les Aubes musicales !… Qui aurait cru qu'un jour je me lèverais le matin à 3 h 30 pour aller sonoriser des groupes au bord du lac ? Personne, surtout pas moi… J'ai vécu une bonne partie de ma vie la nuit, et l'aube a été souvent l'heure à laquelle je me couchais. Les choses changent, les humains aussi et moi avec. Le plus incroyable, c'est que je me lève presque avec plaisir. Pas tous les jours, certes, mais je vis des moments tellement merveilleux que chaque matin est une aventure, une petite course contre la montre, un défi contre les éléments…

MARC LIEBESKIND

Voici un petit descriptif d'une matinée de sonorisateur aux Aubes. Lever à 3 h 30 et petite séance de yoga pour chauffer la machine. Je sais, ça paraît incroyable que je consacre du temps à ça plutôt que de dormir, mais voilà, mon corps en a besoin. Je ne mange rien, je m'habille, je pars.

Pendant les quinze minutes de voyage, je me remémore l'instrumentation du groupe qui jouera aux premiers rayons de soleil sur la jetée, tout à l'heure, leur fiche technique, de combien et de quels micros je vais avoir besoin. Comment vont-ils se placer ? Toutes ces questions me viennent à l'esprit sur mon scooter. Quinze minutes de voyage, personne sur la route, c'est désert et c'est déjà magique simplement le matin… très tôt.

J'arrive aux Bains, j'ouvre le grand portail en fer du Goléron, commence alors la routine… Je prends le diable, y charge une table que je fixe devant le lac, puis je pose la table de mixage dessus. Il faut transporter ensuite les valises de cordons électriques, le gros snake de 50 mètres, puis les enceintes, sept en tout. Puis la caisse sur roulettes avec tous les câbles, les micros et les pieds de micros.

Se dépêcher, je n'ai que deux heures avant le début du concert. Je pose toutes les enceintes, d'abord les brancher, électriquement parlant, des dizaines de mètres de fils à déplier… Il fait encore nuit et il faut être à plein rendement alors que je viens presque de me réveiller. Les hauts-parleurs sont connectés, je branche les XLR, ceux qui font voyager le son, sept colonnes égales avec sept câbles.

Pendant que je prépare tout le matériel, les musiciens arrivent, ils découvrent l'endroit magnifique… ils n'ont pas l'habitude de se lever si tôt… ils bâillent… ils s'émerveillent… « C'est beau le matin… », « c'est où qu'on joue ? ». Je leur montre leur place, « vous ne croyez pas qu'on pourrait se mettre ailleurs ? » « On avait pensé que ce serait bien de jouer là », montrant du doigt un endroit pas tout à fait adéquat. Il faut alors expliquer qu'on a essayé des tas d'endroits, mais que celui-ci, là, c'est le mieux et que… il faut peut-être se dépêcher un peu, le concert commence à 6 h. Ils déballent leurs instruments et commencent à en jouer, à se chauffer.

C'est ce moment-là que j'adore ! Je continue mon travail en musique au milieu du lac, c'est beau d'écouter des musiciens qui se chauffent dès potron-minet. Des vocalises… des sons longs… courts… des petits bouts du répertoire qu'on écoutera dans un moment. Les musiciens une fois installés, il convient de poser idéalement les micros puis de les brancher. Quand tout cela est fait, on peut commencer à faire ce qu'on appelle en anglais le *soundcheck* (la balance en français). C'est plus ou moins long selon la taille du groupe.

Vu que la météo de cette année est exceptionnelle, il y a de plus en plus de monde. Les gens arrivent de plus en plus tôt, à 5 h 30, cent à cent cinquante personnes. En plein coup de feu, j'aurais bien aimé parfois pouvoir fermer la porte. Tout est prêt, la course s'arrête… Je m'assieds, je peux enfin regarder le ciel, m'émerveiller devant ce lac aux mille couleurs que j'aime tant. Quoi qu'on écoute comme style de musique, le fait que le concert ait lieu à 6 h du matin change complètement la perception du musicien et de l'auditeur. Le concert commence et la magie est très souvent au rendez-vous. Le son n'étant pas une matière qui se palpe, qui se touche… il se marie aux éléments, au soleil qui se lève, à la couleur des nuages qui se transforment de minute en minute comme la musique. L'attention du public est remarquable. Ce matin-là il y avait 600 personnes transportées dès l'aube… Je ne me suis pas levé pour rien.

www.facebook.com/les.aubes.musicales

Sons de l'eau, du « la » au lac

Une installation sonore réalisée par Marc Liebeskind

Installation sonore ayant pour thème les sons de l'eau sous ses différentes formes ainsi que les sons produits par les animaux et les humains vivant en symbiose autour des lacs des mers ou des océans. Chants de baleines, d'orques, de dauphins, d'oiseaux… Pluies, tempêtes, tonnerre, vagues… Chants et mélopées d'Inuits, de Pygmées, d'Indiens…. de Sirènes… et sirènes de bateaux… baignoires et bassines qui se vident…

Nuits festives

Quel est le sens de Noël, cette période un peu étrange dans nos calendriers ? Cette fête protéiforme peut prendre toutes sortes de significations. Pour nous c'est la notion un peu folle que les nuits les plus longues et les plus froides de l'année peuvent aussi être les plus lumineuses et les plus chaleureuses. C'est l'idée que si on se met tous à encourager cette folie, quelque chose d'encore plus fou se réalise : la chaleur et la lumière adviennent bel et bien !

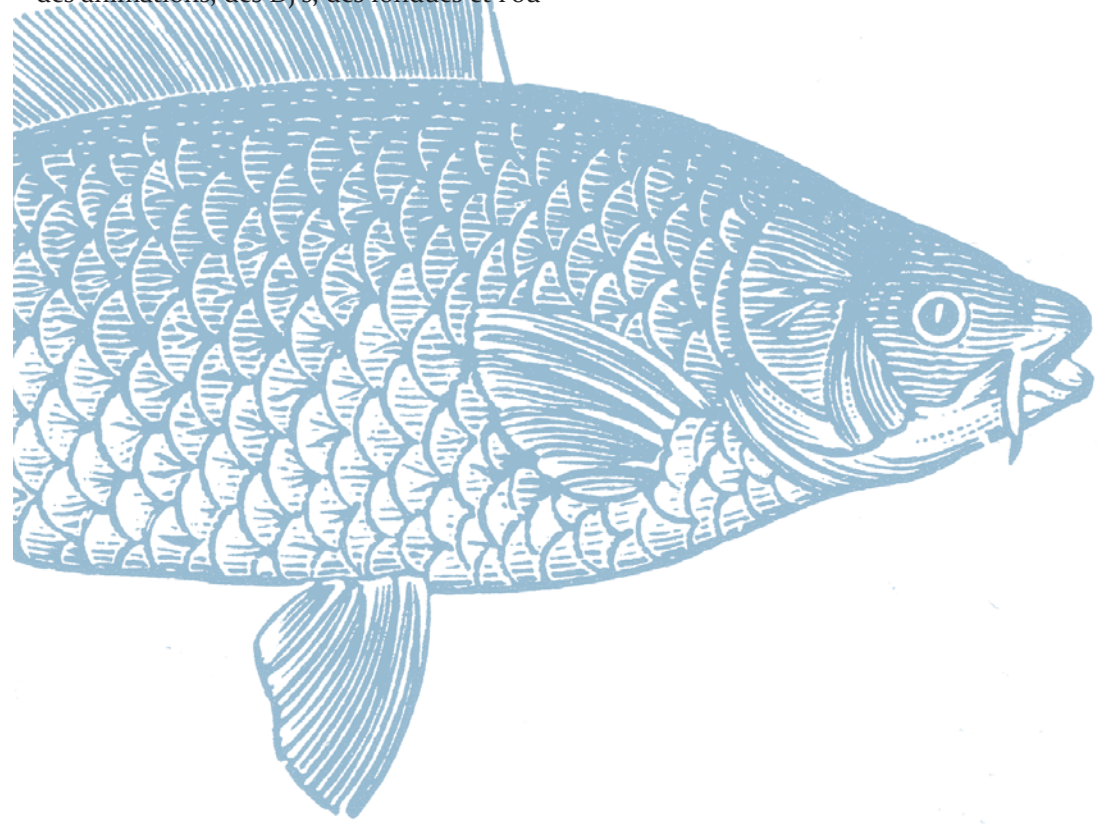
Et ça marche chaque année, comme une horloge. Aux Bains des Pâquis, c'est Noël tous les jours en décembre !

Avec chaque soir du 1er au 25 décembre, des animations, des Dj's, des fondues et l'ouverture d'une porte de cabine du calendrier de l'Avent. Il se décline cette année sur le thème de la mort.

Il y aura aussi des ateliers d'écriture, des ateliers de bricolage pour les enfants, un café mortel, une fête pour l'Escalade, un grand concours sous la forme d'un quiz et, pour couronner le tout, une grande fête pour le Réveillon, organisée en collaboration avec la Ville de Genève. Vous trouverez tous les détails dansle texte ci-dessous, dans l'agenda page 35 et sur notre site www.bainsdespaquis.ch

Alors venez vous réchauffer le cœur, le corps et l'âme aux Bains des Pâquis cet hiver, et partager un peu de la douce folie de Noël !

Frédéric Favre



Le 31 les pieds dans l'eau

Pour les festivités du 31 décembre, la Ville de Genève a choisi de collaborer avec les Bains des Pâquis. Ensemble, ils vous invitent à réveillonner dans le cadre féerique de la rade genevoise. Située dans un environnement exceptionnel, entre la jetée des Bains et la Rotonde du Mont-Blanc, ce panorama de carte postale accueille pour la première fois un grand Réveillon populaire. La fête, à l'instigation d'Esther Alder, maire, sera placée sous le signe de la proximité, du partage et de la convivialité.

Le signal de départ des festivités sera donné à 18 h 30 à l'entrée des Bains des Pâquis avec la mise en route d'une disco-soupe. Ce concept, dont la popularité va croissant en Europe, permet de sensibiliser un large public au gaspillage alimentaire. Chacune et chacun est en effet invité à participer à la réalisation d'une soupe géante en pelant, coupant, hachant des légumes invendus récupérés dans des marchés ou mis au rebut. Et la soupe devient une disco-soupe dès lors qu'elle est confectionnée en musique, dans des rythmes endiablés !

Le délicieux potage est ensuite offert gratuitement à toute la population. Le tout accompagné du collectif Attaya aux platines qui nous fera danser toute la soirée sur des rythmes *All Style* et *World Music*.

Du côté des Bains, la fanfare des Cropettes réchauffera la première partie de la soirée. Un Dj portera ensuite la fête jusqu'à 3 h du matin. D'autres réjouissances émailleront la soirée des Bains, avec notamment un lâcher de ballons et une performance des Givrés. Ce sera aussi le dernier moment pour découvrir le fameux Calendrier de l'Avent, installé dans les cabines des Bains comme autant de cases décorées par des artistes locaux.

Sur les quais, les scènes s'ouvriront en cascade dès 21 h. A commencer par deux *Jukeboxes* géants, dédié pour l'un à la musique soul, funk et black music et l'autre au disco *All style*. Dans l'esprit des mythiques appareils, vous aurez la possibilité de choisir, sur un site dédié, les titres qui seront ensuite diffusés dans l'enceinte de la fête.

Pour vous abriter et vous désaltérer, deux espaces couverts seront décorés et animés par l'Association de soutien à la musique vivante, ainsi que par les Vilains Garçons.

La Rotonde, quant à elle, accueillera le public dès 22 h dans un décor industriel et un mapping géant. Programmés par l'association Headfun, créatrice du festival Electron, des Dj électro prendront place sur une structure monumentale de 5 m de haut sur 15 m de long au milieu d'une projection d'exception élaborée par l'artiste Yone. Après un décompte de minuit flamboyant, ils feront danser la foule jusqu'à 3 h du matin.

Tout au long de la soirée, l'orchestre de la Revuelta déambulera à travers tout le site pendant que des artistes de rue émerveilleront petits et grands par leur prouesses. Enfin, une marelle géante, animée par l'Université de Genève, vous incitera à observer le lac Léman d'un œil neuf.

BAINS D'HIVER
DU 12 SEPTEMBRE 2015 AU 16 MAI 2016

SAUNA, BAIN TURC, HAMMAM

Ouvert du lundi au samedi de 9 h à 21 h 30,
dimanche de 8 h à 21 h 30
Mardi : journée réservée exclusivement
aux femmes. Mixte tous les autres jours.
Les Bains des Pâquis mettent à disposition
– 2 saunas mixtes
– 1 bain turc mixte
– 1 hammam mixte
– 1 hammam réservé aux femmes
Tarif d'entrée :
20 francs (sauna, hammam et bain turc)
AVS, AI et chômeurs sur présentation
de la carte : 17 francs
Tous les lundis : 13 francs pour tout le monde
Abonnement 11 entrées : 150 francs
Deux grandes serviettes obligatoires
(location possible à 5 francs pièce)
tél. 022 732 29 74

LA BUVETTE DES BAINS

Dès 7 h du matin, venez contempler le lac et ses couleurs au coin d'un fourneau à bois, laissez-vous tenter par la magie d'une cuisine joyeuse à midi et profitez d'un retour aux sources avec une excellente fondue au Crémant, à déguster de midi à minuit.

« Anniversaires pirates » à la buvette :
les mercredis et samedis à 14 h, sur demande
(tél. 022 738 16 16)

Horaires : de 7 h à minuit
Réservation recommandée pour la fondue :
tél. 022 738 16 16

MASSAGES

Des masseurs et masseuses professionnelles vous proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif : séance de 50 minutes à 65 francs
Horaire : de 9 h 30 à 20 h tous les jours,
du 1er janvier au 31 décembre.
Réservation sur place ou par téléphone
au 022 731 41 34 le matin de 9 h à 13 h

TAÏ CHI

Tous les dimanches, toute l'année,
par tous les temps, sans inscription,
ouvert à tous, avec ou sans connaissance
préalable. D'octobre à mai à 10 h,
de juin à septembre à 9 h 15

DEPUIS LE 31 OCTOBRE

INSTALLATION « LE MINISTÈRE DES AFFAIRES DE LA TERRE »

Ouvert tous les jours de 8 h à 21 h 30

SAMEDI 7 NOVEMBRE

APÉRO POÉTIQUE à 11 h

Claude Tabarini et les éditions Héros-Limite

VENDREDI 13 NOVEMBRE

EXPOSITION « FACE À ELLES »

Photographies de Denis Ponté.
Lecture de Lorenzo Menoud à 18 h 30

SAMEDI 21 NOVEMBRE

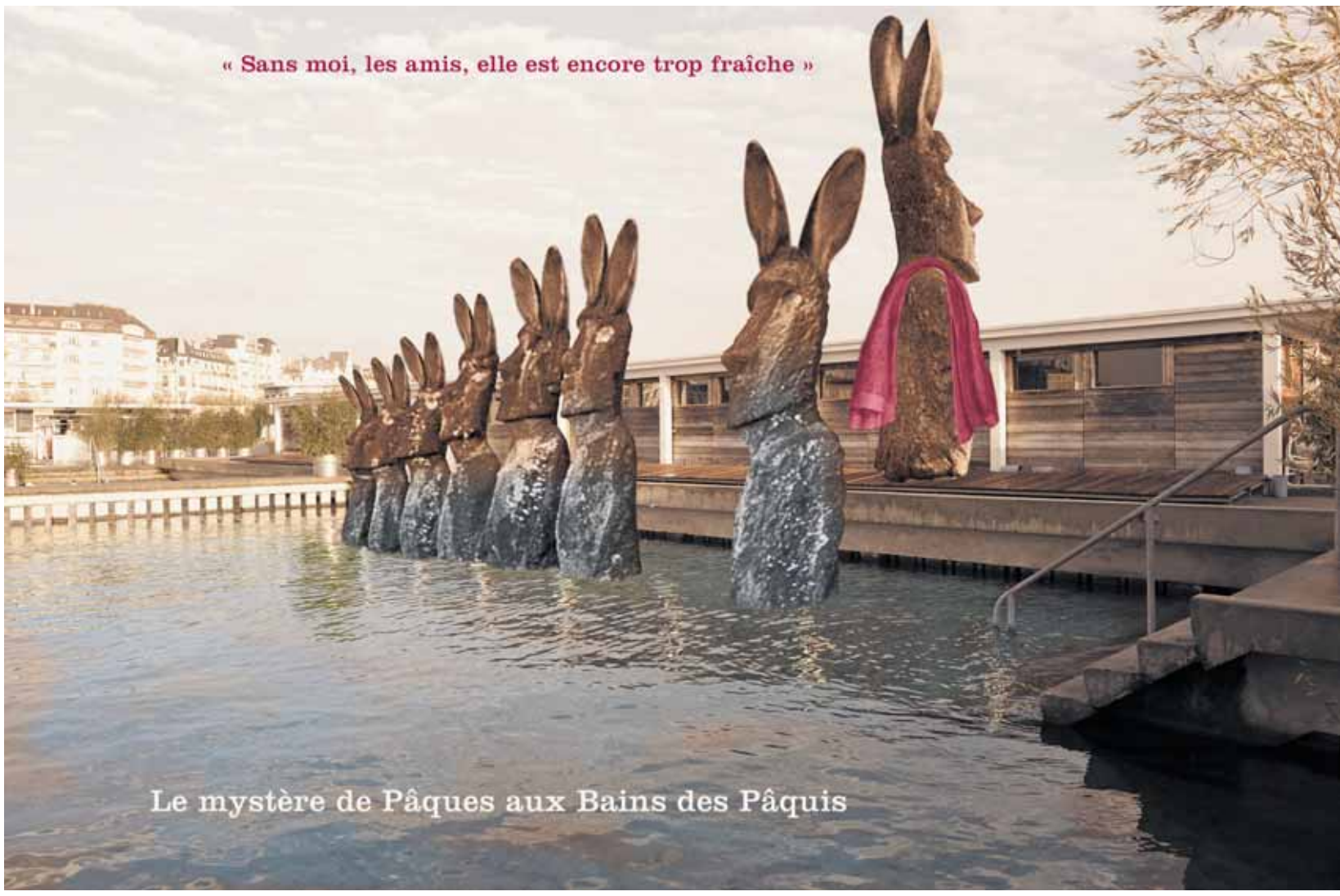
APÉRO POÉTIQUE à 11 h

Philippe Constantin, Rand et Marc Liebeskind

DU 1er AU 25 DÉCEMBRE

CALENDRIER DE L'AVENT

Chaque soir, ouverture d'une porte de cabine.
Et aussi un Dj dans sa cabane, huitres et foie gras,
de 20 h à 23 h



www.plonkreplonk.ch

PLONK & REPLONK

SAMEDI 5 DÉCEMBRE

APÉRO POÉTIQUE à 11 h

Nelly Uzan, lecture de textes
de Jacques Roubaud

DIMANCHE 6 DÉCEMBRE

ATELIER D'ÉCRITURE de 14 h à 17 h

A la Rotonde. La mort vous inspire ?
Nous vous invitons à cet atelier d'écriture
ludique sur le thème de l'issue de la vie.

VENDREDI 11 DÉCEMBRE

FÊTE DE L'ESCALADE

Dès 18 h, les enfants des écoles du quartier
sont invités à casser la marmite, à chanter
et danser sur la musique de la fanfare
des « Canards des Cropettes ».

SAMEDI 12 ET DIMANCHE 13
SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 DÉCEMBRE

ATELIER ENFANTS de 14 h à 17h

Les enfants peuvent confectionner des cadeaux
de fin d'année, le matériel est fourni.

SAMEDI 19 DÉCEMBRE

CAFÉ MORTEL de 11 h à 14h

« Et si on parlait de la mort » : Colette Gaudin,
disciple de Bernard Crettaz, vous incitera à
parler de cet événement majeur de votre vie.
15.– (inscription obligatoire, tél. 022 738 16 16).

JEUDI 31 DÉCEMBRE

RÉVEILLON de 18 h 30 à 3 h du matin

en collaboration avec la Ville de Genève

SAMEDI 13 FÉVRIER

5e CARNAVAL DES BAINS

Thème : Jules Verne

LECTURES DE POÉSIE 2016

à 11 h
samedi 9 janvier : Huguette Junod
samedi 23 janvier : Catherine Fuchs
samedi 6 février : Benoît Magnat
samedi 20 février : Gaia Grandin
samedi 5 mars : L'Ours Blanc revue littéraire
samedi 19 mars : Louis-Noël Bobey
samedi 2 avril : Editions Samizdat
samedi 16 avril : Denis Guelpa
samedi 7 mai : Editions La Dogana
samedi 21 mai : Paule Mangeat

DIMANCHE 1ER MAI

EXPOSITION « LES DESSOUS DES BAINS »

LUNDI 16 MAI

FERMETURE DU SAUNA

SAMEDI 21 MAI

ANCIENNE BILLETTERIE DES BAINS à 11 h

Vernissage de l'œuvre de Françoise Bridel

POUR PLUS D'INFORMATIONS CONSULTEZ LE SITE www.bainsdespaquis.ch

ou devenez ami des Bains
sur facebook

Ecrivez-nous !

Quai du Mont-Blanc 30 · 1201 Genève
journal-des-bains@aubp.ch

JOURNAL DES BAINS

BAINS DES PAQUIS

Le journal de l'AUBP
Association d'usagers des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bainsdespaquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Serge Arnauld, Florencio Artigot, Armand Brulhart, Philippe Constantin, Eden Levi Am, Guy Mérat, Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubet

Conception graphique
Pierre Lipschutz, www.promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro
Lauriane Andro, Pascal Auberson, Jean-Luc Babel, Mohamed Bahr, Oscar et Samuel Baillif, Stéphane Blok, Alain Chabloz, Michel-Félix de Vidas, Jérôme Estèbe, Frédéric Favre, Jean Firmann, Magali Girardin, Muriel Grand, Philippe Grand, Gérald Herrmann, Sébastien Hervouet, Philippe Jeanneret, Marc Liebeskind, Aloys Lolo, Cédric Marendaz, Manuella Maury, Ennemond Neausarde, Anne-Marie Nicole, Florance Plojoux, Plonk & Replonk, Mauro Poggia, Isabelle Pralong, Jessica Quiry, Anna Sommer

Publicité
Helena de Freitas
pub@sillage.ch
www.sillage.ch

Impression
CIL Centre d'impression
Lausanne SA

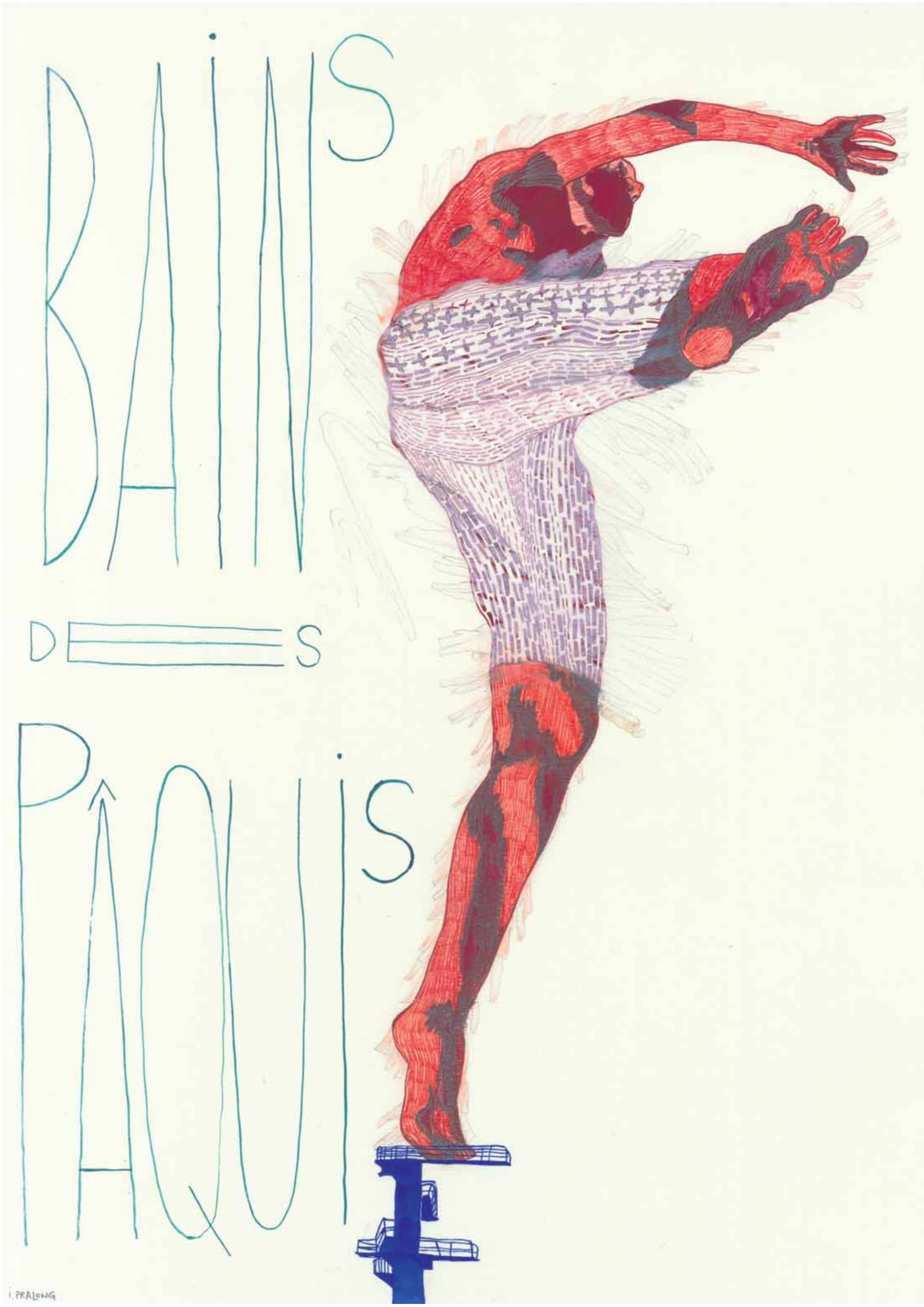
Tirage :
5000 exemplaires

Journal imprimé sur
du papier certifié FSC®

FSC www.fsc.org MIXTE Papier issu de sources responsables FSC® C014046

© 2015, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution : été 2016
Délai rédactionnel : 28 mars 2016



ISABELLE PRALONG